

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET DES LETTRES  
DE DANEMARK

# NORD-SUD

COLLOQUE

tenu les 16 et 17 septembre 1965 à Copenhague  
à l'occasion de la VIII<sup>e</sup> Assemblée Générale  
du  
C. I. P. S. H.



Copenhagen  
Commissionnaire: Munksgaard  
1967

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET DES LETTRES  
DE DANEMARK

# NORD-SUD

COLLOQUE

tenu les 16 et 17 septembre 1965 à Copenhague  
à l'occasion de la VIII<sup>e</sup> Assemblée Générale  
du  
C. I. P. S. H.



Copenhague  
Commissionnaire: Munksgaard  
1967



## TABLE DES MATIÈRES

Thorkil Kristensen, Le problème Nord-Sud. Préambule . . . . .	5
L. L. Hammerich, Introduction au colloque Nord-Sud . . . . .	15
D. S. Likhacev, The Origination of Independent Russian Culture amid Byzantium and Scandinavia . . . . .	19
E. Lozovan, De la Mer Baltique à la Mer Noire . . . . .	29
Kurt von Fischer, Nord et Sud dans la musique du XIVe au XVIe siècle . . . . .	31
Tatsuro Yamamoto, From East Asia to East Africa; Chinese Voyages in the Early Fifteenth Century . . . . .	39
G. E. von Grunebaum, The First Expansion of Islam. Factors of Thrust and Containment . . . . .	47
H. Cornell, St. Bridget . . . . .	57
F. J. Billeskov Jansen, L'Héritage européen de Kierkegaard . . . .	65
Erica Simon, L'universalité de Grundtvig . . . . .	69
L. L. Hammerich, Épilogue du colloque Nord-Sud . . . . .	75
Postscriptum . . . . .	81

THORKIL KRISTENSEN

## LE PROBLÈME NORD – SUD

Plus d'un fait semble indiquer que 1964 entrera dans l'histoire comme l'année qui aura vu sur la scène mondiale un problème politique déterminant en supplanter un autre, la dualité Est-Ouest cédant la place à la dualité Nord-Sud.

Il va de soi que cet état de choses est l'aboutissement d'une évolution progressive. Au cours d'un bon nombre d'années, en effet, le fossé n'a fait que se creuser entre le Nord riche et florissant – les nations industrialisées – et le Sud pauvre et nécessiteux – les pays du tiers monde –, et ce contraste a peu à peu relégué au second plan l'affrontement Est-Ouest qualifié ordinairement de « guerre froide ».

Lors de son arrivée à l'aéroport de Copenhague, en 1950, on demanda à WALTHER LIPPMANN, le plus célèbre chroniqueur politique des Etats-Unis, quand il estimait que la guerre froide prendrait fin (On se trouvait alors un an après la création de l'O.T.A.N., et le conflit de Corée venait d'éclater). Il répondit qu'il n'avait pas envisagé la question. Mais, il s'y mit sur-le-champ et, le soir même, lors d'une réunion, formula ainsi son opinion :

« La guerre froide évoque pour moi deux grands affrontements de l'histoire: d'une part, celui de l'Islam et du Christianisme, qui atteignit son paroxysme avec les Croisades; d'autre part, celui du Catholicisme et du Protestantisme, dont la manifestation extrême fut les Guerres de Religion. Dans l'un comme dans l'autre cas, il est impossible de fixer avec précision le moment où les antagonismes touchèrent à leur terme. Il s'est tout simplement passé que d'autres problèmes ont surgi qui les ont fait passer à l'arrière-plan. Et dans les deux cas encore, il est résulté pour les deux parties que chacune est demeurée sur les positions où elle se trouvait au plus fort de la bataille. Je m'imaginerais très bien qu'il en soit un jour ainsi de la guerre froide. »

Est-ce justement ce qui est en passe d'advenir? Dans une évolution qui s'accomplit insensiblement, il est malaisé de déterminer le moment précis qui voit l'un des deux adversaires prendre le dessus sur l'autre; mais il est indéniable qu'au cours des dernières années le problème Nord-Sud s'est de plus en plus imposé à la conscience universelle aux démens de la question Est-Ouest.

Que le problème Est-Ouest ait perdu de son acuité, quelques faits suffisent à le mettre en lumière:

- 1°) Après la crise cubaine, en 1962, KENNEDY et KHROUCHTCHEV se sont l'un et l'autre employés à définir de concert une politique visant à donner de meilleures assises à la coexistence pacifique. Les symboles en furent le traité sur la cessation des essais nucléaires et l'établissement d'une ligne téléphonique directe entre Washington et Moscou. A présent, les deux hommes ont disparu de la scène politique, mais tout porte à croire que leurs successeurs poursuivront leur action dans la voie qu'ils ont tracée.
- 2°) Les luttes intestines rompent l'unité dans chacun des deux blocs. A l'Est, c'est le différend Moscou-Pékin, et la propension que manifestent les pays de l'Europe orientale à s'affranchir de la tutelle soviétique. A l'Ouest, ce sont les divisions au sein de l'O.T.A.N., notamment entre la France et les Etats-Unis; c'est encore le partage de l'Europe en deux entités commerciales, et nul n'ignore les difficultés actuelles du Marché Commun, ni celles de la Zone de Libre-Echange. C'est dans la mesure où dans chaque camp la nécessité de faire bloc s'atténue que sont rendus possibles de tels conflits.
- 3°) De part et d'autre, une volonté d'échanges commerciaux s'est peu à peu et presque discrètement manifestée. Le commerce entre la Chine et l'U.R.S.S. étant en nette perte de vitesse, Pékin s'est tourné vers des pays non-communistes. L'Union Soviétique elle-même ainsi que ses partenaires est-européens ont à présent atteint un stade d'industrialisation tel qu'il leur faut des débouchés supplémentaires: ils les trouvent en intensifiant les échanges avec d'autres nations. Ainsi se sont réduites les différences entre le système économique de l'Est et celui des Occidentaux, ce qui ne peut dorénavant que

faciliter les échanges. En même temps, les nations de l'Occident ont engagé la compétition quant aux vastes crédits alloués aux pays de l'Est. Le rapprochement politique de la France avec la Chine et l'Europe orientale devrait également favoriser les échanges entre les deux systèmes.

Mais, passons sur l'Est et sur l'Ouest, puisque c'est au problème Nord-Sud que nous sommes proposés de consacrer ces réflexions.

La nature des pays industriels florissants de la zone tempérée de l'hémisphère nord (auxquels il convient d'ajouter l'Australie et la Nouvelle-Zélande) et celle des nations du tiers monde comprises dans la zone tropicale sont telles qu'elles ont fini par engendrer un immense problème qui a trouvé son expression symbolique dans la grande conférence de l'O.N.U. qui s'est tenue à Genève en 1964. Celle-ci fut, malgré la chute de Khrouchtchev et l'explosion atomique chinoise, le grand événement de l'année.

Le fait saillant – et l'élément nouveau – de cette conférence, ce fut l'accord que conclurent la totalité des pays en voie de développement (au nombre de 77 à Genève) pour se fondre en un « tiers monde », nonobstant les intérêts particuliers souvent opposés, certains pays étant liés au Marché Commun, d'autres au Commonwealth, d'autres encore dépendant des Etats-Unis. Or, c'est en faisant abstraction de ces divergences, que tous les pays non-engagés décidèrent à Genève de s'unir pour faire front aux nations industrialisées et exiger d'elles une aide accrue et de nouvelles conditions d'échanges commerciaux.

En face de cette gigantesque armée en marche, il apparut que les deux groupes septentrionaux, aussi bien celui de l'Est que celui de l'Ouest, étaient contraints à la défensive. Ni l'un, ni l'autre ne prit la conduite de la conférence. Il est certes plus facile de poser ses exigences que d'en indiquer les moyens de résolution, mais on se rendit parfaitement compte alors que ni l'Ouest ni l'Est n'avaient – et n'ont encore – défini de politique cohérente à l'égard du Sud.

Plus manifeste encore apparut le fait que les pays du tiers monde n'avaient pour le moment que peu à espérer du bloc oriental en matière d'aide financière et commerciale. C'est pourquoi ils se tournèrent vers l'Occident, et la fin de la conférence prit plutôt la tournure d'un dialogue entre le Sud et l'Ouest: l'on

réussit tant bien que mal à poser quelques principes d'entente et l'on décida à tout le moins de poursuivre l'échange à l'échelon des nouveaux organismes en voie de création sous l'égide de l'O.N.U.

L'Ouest voit donc s'offrir à lui la chance unique de pouvoir démontrer dans les années à venir qu'il est capable d'élaborer vis-à-vis du Sud une politique aussi ferme et consciente de ses buts que celle qu'il a mis en oeuvre face à l'Est au cours des premières années de la guerre froide.

Il faudra des années pour définir une telle politique et surtout pour la réaliser, même s'il existe déjà des éléments positifs, entre lesquels, malheureusement, la coordination indispensable fait défaut.

Formulons en préambule au débat qui va s'ouvrir quelques considérations sur la nature du problème Nord-Sud et efforçons-nous d'expliquer pourquoi c'est précisément maintenant que cette question risque de devenir critique.

La différence essentielle entre le Nord (ou plus exactement la partie occidentale du Nord) et le Sud repose sans nul doute sur cette constatation que chez nous, peuples du Nord, l'essor économique est issu de nos *ressources propres*, dont la croissance est liée à notre société, tandis que dans le Sud tropical cet essor dépend d'un *élément étranger*, une sorte de greffe implantée de l'extérieur. Par des décisions d'ordre politique (plans de développement), l'on cherche dans la société économique primitive à instaurer en l'espace de quelques décennies les méthodes de production modernes de l'Ouest.

C'est d'ailleurs pratiquement ce qu'on a fait à l'Est, et c'est pourquoi il y a du point de vue politique et économique beaucoup plus de ressemblances entre les pays de l'Europe orientale et ceux du tiers monde que ne l'imaginent la plupart. C'est pour cette raison également que les tendances révolutionnaires et les systèmes autoritaires ont exercé une telle attraction sur bon nombre de pays en voie de développement. Il faut des méthodes énergiques pour apporter en si peu de temps des modifications aussi radicales.

On a souvent prétendu que plus d'un de ces pays « montants » pourrait être incité à suivre l'exemple de Cuba. Je crois qu'il



s'agit bel et bien d'une possibilité: non pas que les pays de l'Est puissent financièrement et commercialement nous faire concurrence, car, ainsi que nous l'avons vu, ils n'ont que peu à offrir; *mais parce que les problèmes du tiers monde ressemblent à ceux des pays orientaux et qu'ils font plus penser à ceux de la Chine qu'à ceux de l'U.R.S.S.* La Chine, à l'époque de la révolution de 1949, était elle-même un pays pauvre et sous-développé, tandis que la Russie de 1917 évoquait un Danemark de 50 ans antérieur. C'est pour cela que le développement de l'Union Soviétique a été en partie dû à un facteur extérieur. Mais l'essor d'origine interne y est bien plus déterminant qu'en Chine, et il l'est encore davantage dans certains pays est-européens. Voilà pourquoi la Chine exerce un si grand rayonnement sur quantité de petits états asiatiques et que son influence se fait sentir jusque dans certains coins de l'Afrique. Le conflit entre la Chine et l'Union Soviétique tire son fondement de cette différence. Pour parler le nouveau langage de la conférence de Genève, disons que, économiquement, l'U.R.S.S. fait partie du Nord, tandis que la Chine (qui était au demeurant exclue de cette conférence) dépend de Sud.

Le climat tempéré avec l'alternance des saisons est un stimulant plus vif; il favorise plus l'activité humaine sous ses formes les plus évoluées que l'atmosphère tropicale continuellement chaude et souvent humide, ce qui explique pourquoi les pays de la zone tempérée ont été les premiers à développer leur économie et ont pu coloniser ou assujettir d'une façon ou d'autre la plupart des territoires tropicaux. Il fallait bien s'attendre à ce qu'un jour ces derniers exprimassent une double revendication: indépendance politique et développement économique.

Ce qui fait la grandeur de notre temps, c'est que la science est parvenue à un stade où elle dispose des moyens capables de répondre aux besoins des pays en gestation économique. Nous commençons à être en mesure de résoudre les difficultés inhérentes aux conditions climatiques de la zone tropicale. Mais se pose alors la question cruciale: laquelle de ces deux exigences satisfaire en premier?

En pratique, c'est à peu près partout l'autonomie politique qui a été la première à se réaliser, surtout lorsqu'on sait la propension des humains à préférer des symboles à la réalité. Or,

sous plus d'un rapport, il eût bien mieux valu que ce fût l'inverse; dans la conjoncture actuelle, la plupart de ces jeunes pays ont à affronter des problèmes que ni leurs gouvernements, ni leurs populations ne sont à même de résoudre, pour le moment en tout cas.

Voilà la raison des nombreuses discordances qui se font jour au sein de la plupart des pays en voie de développement. On y trouve une classe dirigeante restreinte, extrêmement aisée, et comme pendant, une population en proie à la misère. Il y a un petit nombre d'intellectuels formés dans les universités occidentales ou orientales, mais le reste du peuple est presque ou totalement illettré. Il y a sans doute quelques usines modernes, des entreprises énergétiques et d'autres formes d'équipement technique mais le reste de l'économie demeure fondé sur l'agriculture primitive et autarcique. Enfin – et c'est peut-être là que réside le danger principal-, l'hygiène moderne, si elle a considérablement réduit le taux de la mortalité, n'a pas su freiner la natalité et l'on assiste au phénomène bien connu d'une véritable explosion démographique.

Rien ne peut susciter autant *les troubles politiques et les mouvements révolutionnaires* que les dissonances internes. Rien d'étonnant que celles-ci aient trouvé leur expression dans les attaques de caractère anti-occidental, dirigées qu'elles sont contre les anciennes puissances colonisatrices, ce qui est loin de faciliter la tâche des Occidentaux, lesquels demeurent les seuls à pouvoir aider les nations nécessiteuses à entrer dans une phase stable de leur évolution.

Les difficultés se sont trouvées accrues du fait de l'absence à l'Ouest d'une politique concertée et à long terme. Reconnaissons, sans vouloir exagérer leur mérite, que les Occidentaux n'ont pas ménagé leur aide financière et technique. Ils ont su, de surcroît, tirer des enseignements de leurs erreurs du début, et l'oeuvre qui s'accomplit est digne d'éloges. Au cours des discussions qui se sont tenues dans le cadre de l'O.C.D.E. sur les problèmes de l'aide à fournir aux pays du tiers monde, certaines idées ont commencé à prendre forme, et la Banque Mondiale (La Banque internationale pour la reconstruction et le développement) a fait preuve d'efforts hautement appréciables.

En dépit de cela, les faiblesses restent nombreuses. Le manque de cohésion entre les politiques que mènent les différents parte-

naires occidentaux est encore trop manifeste. Que les efforts aient été par trop dispersés se conçoit facilement. N'empêche qu'il y a là une faiblesse redoutable, surtout si l'on considère que le problème Nord-Sud est en passe de devenir la question majeure de la politique de notre temps – et tout nous incline à le penser. Ce n'est pas par hasard que les « points chauds » du globe se sont ces dernières années situés dans le tiers monde : Cuba, Congo, Vietnam, Indonésie, Malaysia etc.

Les faiblesses que l'on relève dans le système d'aide que l'Occident met en oeuvre ont en général une explication historique ou économique. La répartition des secours est inégale, parce que France et Grande-Bretagne soutiennent en priorité leurs anciennes colonies, alors que les Etats-Unis ont prêté et prêtent leur assistance à des pays dont la position est à leurs yeux stratégique dans le conflit Est-Ouest : Formose, Vietnam, Turquie, pour ne nommer que ces trois-là. On peut en outre reprocher au soutien occidental d'avoir trop souvent eu le caractère *d'une aide à l'exportation*. Les prêts ont été fréquemment liés à des achats par le pays créditeur ; ils ont même parfois été accompagnés de certaines fournitures par des firmes données à des fins particulières qui ne répondent peut-être pas aux besoins vitaux du pays emprunteur. Aussi cela exclut-il toute compétition régulière et qu'on puisse en dire autant des pays de l'Est n'arrange certes pas les choses.

Autre trait de cette forme d'aide à l'exportation, les prêts ne sont ni plus ni moins que des crédits de fournisseur remboursables à plus ou moins courte échéance, généralement garantis par l'Etat, avec taux commercial et prime de garantie. Il est évident que l'amortissement et le règlement des intérêts devient un fardeau trop lourd pour la nation qui emprunte. Sans compter que si les nouveaux investissements exigent un long délai avant de porter leurs fruits, le paiement des intérêts et le remboursement de la dette ne souffrent pas l'attente.

Bornons-nous à ces quelques exemples et abordons enfin la question essentielle : comment les pays du tiers monde ont-ils réagi en face de ces données ? Quel a été leur comportement dans toutes ces conjonctures ?

Le tableau manque d'unité et, il faut bien le dire, demeure

très flou dans ses contours. Constatons d'abord que dans quantité de pays il s'est produit plus d'un fait qui laisse augurer un développement futur harmonieux mais qui peut aussi bien aboutir à l'effondrement de tout l'édifice, s'il n'y a pas de charpente pour soutenir tous les éléments constructifs. Il s'avère que de nombreux pays du tiers monde disposent à présent de plans de développement. Et pourtant, ceux-ci se révèlent souvent difficiles à harmoniser, voire à réaliser, qu'ils soient trop utopiques, que les politiciens ou les administrateurs du pays où ils doivent être appliqués soient incompétents ou manquent de suite dans les idées, ou encore que la politique d'assistance des nations industrialisées rate son but du fait des faiblesses notées plus haut.

En 1964, deux faits inquiétants n'ont cessé de se profiler sur le tableau.

1°) Les statistiques démontrent dans l'ensemble un certain accroissement économique des pays en voie de développement, même si ce progrès reste très modeste et que le fossé ne fasse que s'élargir entre eux et les nations industrialisées. Mais ces statistiques sont souvent trompeuses et, pour des raisons diverses, donnent fréquemment une image trop flatteuse de la réalité. C'est en tout cas ce qu'a mis récemment en évidence le rapport annuel du F.A.O.

En moyenne, les statistiques indiquent en gros, pour les cinq dernières années dans les pays du tiers monde, un accroissement annuel du produit national de 2 % par habitant. Comme dans les pays nécessiteux les revenus du produit vont en grande partie à l'alimentation, on s'attendait en fonction d'expériences récentes à une augmentation annuelle de la consommation d'un peu plus de 1 % par habitant, c'est-à-dire de 6 à 7 % pour 5 ans. Or, le rapport du F.A.O. cité à l'instant, a révélé que, prise en bloc, la consommation individuelle dans ces pays *n'a pas du tout augmenté*. Elle aurait même légèrement baissé.

Cette statistique alimentaire comporte certainement aussi ses imperfections. Néanmoins, confrontée à la disette des grains qui frappe actuellement l'Inde ainsi qu'à d'autres traits du tableau, elle reflète une certaine oeuvre accomplie ces dernières années: création d'usines, implantation de

voies ferrées et de systèmes d'irrigation, etc. Hélas, en marge de cet effort, il ne s'est produit dans la plus grande partie du monde sous-développé aucune amélioration sensible du niveau de vie des énormes masses en perpétuelle croissance qui la peuplent. Combien de temps ces centaines de millions d'êtres humains patienteront-ils encore?

- 2°) Parallèlement à cela, *l'endettement* de nombreuses nations dans le besoin n'a cessé de grandir dans des proportions inquiétantes. Une enquête vient de démontrer que pour 37 pays en voie de développement, dont quelques-uns de premier plan, les annuités ont de 1959 à 1963 augmenté de 17 % *par an*. Ce chiffre est une moyenne, car pour l'un des pays majeurs du tiers monde, il s'est élevé jusqu'à 51 % *par an*.

Evidemment, cela ne peut pas continuer ainsi. Quand le développement réel est aussi infime et incertain que nous l'avons vu, il n'échappe à personne que la *solvabilité* des nations emprunteuses ne peut suivre le rythme d'accroissement de la dette.

Enonçons deux conséquences de cet état de choses :

- 1°) La dette fait office de bouchon et empêche ainsi toute aide nouvelle. Aider, c'est bien. Encore faut-il le faire en exportant des machines, en dotant le pays dans le besoin d'un équipement approprié, bref, en apportant au tiers monde quelque chose de constructif. Mais quels sont à l'heure actuelle les pays industrialisés qui acceptent de fournir une aide susceptible seulement de couvrir les intérêts et amortissement des pays en voie de développement, en remboursant aussi les autres nations industrielles créancières?
- 2°) La dette signifie plus ou moins *allégeance* à la nation prêteuse. Nous risquons de voir apparaître, avant même d'en prendre véritablement conscience, une nouvelle forme d'assujettissement des pays pauvres aux nations riches, à plus forte raison quand on sait que les citoyens fortunés des nations nécessiteuses qui n'ont pas confiance dans l'économie de leur patrie, placent en grande partie leur argent en Europe ou en Amérique du Nord. Les besoins pécuniaires des pays pauvres ne s'en trouvent qu'accrus, et si nous ne les satis-

faisons pas par de nouveaux crédits à l'exportation, nous retombons derechef dans le cercle vicieux de l'endettement progressif.

C'est pourquoi se fait sentir la nécessité d'une politique à long terme et c'est à l'Ouest de l'assumer, car il en est le seul capable.

Il n'est pas question d'esquisser cette politique dans ces lignes. Il faut qu'elle prenne forme dans les années à venir, et c'est à quoi s'emploient l'O.C.D.E., les Nations Unies, la Banque Mondiale et d'autres organismes encore. Mais il reste beaucoup de chemin à parcourir.

Il s'impose de comprendre que le problème Nord-Sud se trouve désormais et pour de bon à l'ordre du jour de la politique universelle. Il n'est pas sans issue, car la science et la technique, qui sont à la base de la richesse de l'Ouest, ne peuvent plus demeurer l'apanage d'un petit nombre de nations. Il faut que dorénavant elles s'intègrent dans les prérogatives communes à tous les pays, sans distinction de races. Mais avant de parvenir à ce stade de la civilisation, il nous faudra traverser une longue période de troubles, de tensions, de désharmonies. Perspective quelque peu angoissante ! Et pourtant combien n'est-il pas exaltant – « challenging », comme dit Toynbee – de songer à tout ce que les hommes d'Etat devront mettre en œuvre pour répondre aux exigences qui ne manqueront pas de se poser alors ? \*

Adapté du danois par François Marchetti.

\* *Le Problème Nord-Sud* était originairement un feuilleton, apparu le 1 janvier 1965 au journal de Copenhague *Politiken*. M. THORKIL KRISTENSEN, ancien professeur de l'université d'Aarhus, ancien ministre de finances du Danemark, actuellement secrétaire général de l'OECD, a gracieusement consenti à faire traduire ce feuilleton en français et en anglais et à le laisser distribuer avant la séance aux participants à l'Assemblée et au Colloque. En outre, M. THORKIL KRISTENSEN a pris part au Colloque et a prononcé le 17 septembre un discours, résumant et soulignant les points de vue de la Préambule.

L. L. HAMMERICH

## INTRODUCTION AU COLLOQUE NORD – SUD

Ein Fichtenbaum steht einsam  
Im Norden auf kahler Höh'.  
Ihn schläfert; mit weisser Decke  
Umhüllen ihn Eis und Schnee.

Er träumt von einer Palme,  
Die fern im Morgenland  
Einsam und schweigend trauert  
Auf brennender Felsenwand.

Nous connaissons tous ce poème de Heinrich Heine qui chante un amour invraisemblable, irrésistible et irréalisable. Le sapin du Nord et le palmier tropical souffrent tous les deux d'être solitaires. Nous comprenons qu'ils s'aiment. Le palmier – *die* Palme en allemand – est complètement passif, plongé dans le silence et dans la tristesse, paralysé par la chaleur opprimante et inévitable. Le sapin aussi est actuellement inactif, même apathique, somnolent sous les couvertures glaciales et neigeuses, qui le protègent néanmoins contre le froid excessif. Mais l'arbre boréal est virtuellement actif, parce qu'il rêve de la possibilité d'un rendez-vous avec l'arbre méridional.

C'est une musique éternelle sur les cordes sensibles de l'âme, mais par la mystique du génie c'est aussi une vision mondiale d'une situation historique récurrente. Plongés dans la misère des ténèbres des longs hivers et du froid impitoyable, des étés humides comme de la menace annuelle de la faim mortelle, les hommes du Nord ont toujours rêvé du soleil, ont désiré la lumière brillante, la chaleur bienfaisante, la richesse facile et les femmes séductrices des pays méridionaux, considérés comme heureux. Mais ils se sont pas massés vers le Sud seulement pour des raisons de nature

matérielle. Dieu était certainement là-bas, un dieu bon et charitable, avec des temples magnifiques et des statues splendides, vénéré de « *schöne, stille Menschen* » (par les hommes beaux et taciturnes) avec une musique céleste et une sagesse mystique promettant dans cette vie une existence digne et donnant même espoir d'une continuation.

Pas exactement sous l'Equateur, mais à une distance raisonnable, les hautes cultures ont surgi. Mais, c'est un phénomène capital de l'histoire, je crois, que les anciens empires méridionaux n'ont que rarement eu tendance à étendre leur culture avec une force *comparable* au désir de leurs voisins septentrionaux de s'en emparer, de s'y assimiler, d'en triompher, avec le résultat qu'enfin les barbares (que nous-autres les barbares !) puissent commencer à contribuer eux-mêmes aux sacrifices que demandent la beauté et la sagesse, le *kalok'agathon* qui est la raison d'être de la culture.

Mais les anciens empires de culture avaient aussi des voisins méridionaux, vivant sous l'Equateur, dans un climat trop mou, pas très favorable au développement d'une haute culture. D'une part la vie était facile : dans l'extrême Nord les efforts de subsister étaient si énormes qu'il n'y avait pas un surplus pour créer une culture. Mais sous l'Equateur il y avait assez pour se nourrir et ni le vêtement ni l'habitation ne présentent des problèmes comparables aux problèmes équivalents dans le Nord : pourquoi donc se livrer à trop d'efforts ? La production est énorme. Et d'autre part aussi les forces de destruction sont énormes, un cadavre est putréfié en quelques heures, la mort est toujours imminente, par les reptiles, les insectes, les maladies soudaines et véhémentes. La vie est très courte là-bas. Les conditions de vie ne sont pas favorables pour la création d'une haute culture. C'est admirable ce qui a été néanmoins fait dans certains pays.

Mais en général, les pays sous l'Equateur n'ont eu de chance que de nos jours, avec les progrès des communications et de l'hygiène. Et maintenant ils sont dans la position qu'occupaient autrefois les barbares septentrionaux : ils désirent participer à la culture des nations plus avancées.

M. THORKIL KRISTENSEN nous a montré que cette situation est maintenant un fait capital de l'histoire du temps, comme des décades futures. Et qu'il faut y travailler. Mais il faut aussi envi-



sager le fait que tous les efforts seront condamnés à un échec s'ils ne se font pas dans un esprit qui est conciliable avec la nature, l'histoire et l'âme des peuples sous-développés.

Notre cercle ici devrait être à même d'indiquer l'arrière-plan sur lequel le drame futur va être joué. Le sapin doit savoir ce que c'est qu'un palmier – et le palmier ce que c'est qu'un sapin.



D. S. LIKHACHEV

## THE ORIGINATION OF INDEPENDENT RUSSIAN CULTURE AMID BYZANTIUM AND SCANDINAVIA

The fact that various cultures mutually affect each other is a phenomenon proper to all stages of their development. In the course of mutual interaction their peculiar characteristics achieve maturity, and in the same course those characteristics gradually fade and disappear.

The influence exercised by one culture upon another is a form manifesting its existence. A culture exists in mutual interaction with other cultures, while the form which that process takes, may vary infinitely.

In the IX–XIII c.c. A.D. Russian culture, as well as any other, grew in continuous touch with the cultural development of other countries and nations. Four lines may be noted along which East Slavs experienced a certain amount of influence. One of the sources originating in the South was that of Byzantium. It was not anything sudden, but rather resulted from the development of millennial influences of Northern Black Sea coast Hellenism that found its way to the East-European plain. Another line of influence was of a shorter duration and came from the Scandinavian North. The cultural influence of the steppe nomads made itself felt in the South-Eastern regions; the cultural influence that came from the West was more variegated, higher and different in its nature; its was that of West-Slavonic and Germanic peoples.

While the influence of Byzantium had never raised any special controversy, being definite, clearly outlined and proved both by manuscripts and material monuments, the Scandinavian influence, from the very beginning of its investigation, gave rise to two contrary opinions among researchers in history; thus two schools of thought were formed – the so-called ‘normanists’ and the ‘antinormanists’.

The argument between the 'normanists' and the 'antinormanists' turned to be a lasting one. It has been going on for over two centuries and, to my best belief, has by now acquired a most archaic nature. It's time to see the matter in a new light, which is possible due to modern achievements in studying the development of cultures.

From the very start the bitterness of the argument was mainly due to the introduction of political motives alien to any scientific investigation. The political motive became most evident in German science, which, while under nazi control, attempted to prove that Russian culture was passive, dependent, and needed the interference of another dominating masterful nation.

The argument grew more complicated because of the vagueness of Scandinavian influence bearing a most peculiar nature.

An influence is formed as a combination of various forces. An influence usually corresponds to the inner demands of a country, seldom counteracting them. Influences exercised by different countries vary in the manner they combine with each other, as well as, in the manner they combine with the phenomena of the developing culture. Hence the various types of cultural influences. There is a type of influence to which a culture is subject in its early stages of development, another one affects it in its mature stages. An influence may be merely mechanical, exterior, but it may also be inwardly connected with a culture, deeply affecting it. However, not only the *types* of an influence may differ but also the ways in which they penetrate may be various. A cultural influence may spread through direct contacts of immediate neighbours, either by means of trade or war-raids, or through religious or literary connections arising among the bearers of intellectual culture. In the early days of history the exchange of cultural values existed only within 'short distances', but further on, with the growth and accumulation of cultural riches, the part played by distance gradually diminished, cultural connections extending over great distances, over interlying states, over seas and continents separating nations.

The influence to which Russian culture was subject in its early stages of development were of a various nature too.

In the one hand there existed the most archaic type of influence, i.e. the one arising among immediate neighbours, in the

present case among the Slavs, Finns and the peoples inhabiting the steppe. It was mutual and, on the whole, peaceful. It took no complicated forms, pertaining mainly to everyday life, and not being consciously realised by those concerned; thus it met with no psychological resistance. On the other hand, there existed the influence of Byzantium, which was of a higher type. It arose to the very finest and most perfect forms of relations that occur among highly developed intellectual cultures. Russia experienced the influence of Byzantine literature, fine arts, architecture, applied art, political ideas, scientific doctrines, and, of course, theology. Byzantine ecclesiastical organization was transferred to Russia; the Russian state copied the uppermost forms of Byzantine state power organization; Russia borrowed Byzantine court etiquette as well as certain ways of ruling the country.

Scandinavian influence was in its nature somewhat nearer to the one exercised upon Russia by the steppe nations than to that of Byzantium. It was of a less definite nature and more difficult to be 'proved' by historical data.

It is possible to illustrate the difference of the Byzantine type of influence from that of the Scandinavian type by means of the following example. In the most ancient Russian chronicle that came down to us, namely the *Povest vremennykh let* both strata of sources, Byzantine and Scandinavian, are found. The Byzantine stratum is mainly represented by carefully and artistically made translations of extracts from Byzantine historical treaties, mostly chronicles and lives of saints. The extracts may serve as evidence of the complicated historical notions and the scope of knowledge of world history to which the Russian reader found access through them. The Scandinavian stratum in the same chronicle, i.e. the so-called *Varyazhskie predanya* (Varangian traditions) are of an entirely different nature. In spite of the fact that they were exhaustively studied by Professor AD. STENDER-PETERSEN, many things about them are still obscure and doubtful; in the majority of cases their Scandinavian sources remain unknown; it is not clear whether they originated in Scandinavia or in Russia; in a number of instances even their very Scandinavian origin might be questioned. Such uncertainty is caused by their folk-lore amorphity. One can't deny the artistic merits of the plots, but from the point of view of historical notions they imply,

they belong to a completely different stage of historical consciousness.

The Scandinavian stratum of the *Povesti* (Russian chronicle) is archaic. The Byzantine stratum of the same is at a level with the European historical thought contemporary to it. Between the Scandinavian and the Byzantine influences exists the same *phasic* difference that lies between folk-lore and literature. The Scandinavian influence is, in its nature as akin to the influence of the steppe nomads, as the Varangian legends are, in their nature, akin to the legends of the *Polovtsy*.

However, in studying foreign influences it is important to establish not only the *type* of the influence, peculiar to certain stages of cultural development, but also the *combinations* in which a certain influence comes to meet the local forces of development.

The main point of argument between the 'normanists' and the 'antinormanists' is the problem of the origin of the Russian state. In the far off days, when the argument arose, – i.e. in the XVIII and early XIX centuries – the forms and types of state formation were not yet established, neither were types of culture distinguished one from another. Everything seemed simple: it was enough to establish the fact that Norsemen initiated the state formation and the Norsemen nature of the state seemed beyond doubt, no other proofs being necessary. The participation of Norsemen in trade was taken for a doubtless sign of their influence upon the way it was organized. History appeared to be a simple sequence of events, and the problem of studying the influence exercised on Russia by Scandinavians, Byzantines and steppe nomads mainly amounted to the study of some or other historical events: the summoning of the Varangians, the part the latter took in the matters occurring in Novgorod and Kiev. The argument went on along the following lines: whether these or other events mentioned in the chronicle had really taken place, or whether certain individuals described there were actual historical characters; whether there were few or many Varangians in ancient Russia; whether they came there as conquerors or as mercenaries; how long they had stayed; whether the story, found in the chronicle, about the three Varangian brothers summoned to Russia, was a legend or a fact; whether the number of Varangian barrows that remained in Russia was considerable or not, and so forth

and so on. Further on, the points at argument were the names of the Dnieper rapids, and the origin of the word 'Rus', as name of the country. The answers to these separate and quantitative questions were to settle the problem of dependency or not of the Russian state.

It doesn't mean that the matters which are still subject to discussion, are not worthy of scientific investigation in general. Of course they are, but they alone do not exhaust the problem. The development of scientific thought takes the course of concentric circles extending and involving new data, without dropping the data it has accumulated earlier. Our arguments grow archaic not because we continue discussing old problems, but rather because we do not add new ones to them.

Examining the matter from the modern point of view, we become aware that in order to establish the Norsemen origin of the ancient Russian state, one should first of all investigate the type and structure of its organization, and compare it with the one in Scandinavia of the same period, rather than make attempts at establishing the ethnic origin of the first Russian princes. It is not of much consequence *who* it was that brought a certain phenomenon, but of much greater one *what sort* of a phenomenon he did bring, as well as what it was in its essence. When we refer to the influence exercised by the Scandinavian state system upon the Russian state system, we should first and foremost compare the two state structures, the two types of state system during several centuries. The Norsemen were unable to bring something they themselves hadn't got, or something that existed in their own country in a different form; for you cannot take out roubles from a purse containing denarii or dirhems . . .

If it is proved that the system of ruling the state, the court of justice proceedings, legal rights and duties, the order of succession and handing down state power, the part played by popular assemblies (*vetche*) are, to a certain extent, common to both, then much will be achieved by means of the comparison. It is evident that when solving the problem on such a wide scale, much will depend on the general progress of historical science, the study of historical process as a whole.

It is already possible to say that the course taken by historical science lies in the direction of a further and further acknowledge-

ment of the part played by the inward tendencies in the development of a country and its state organization. In that connection even the obvious traces of Scandinavian influence acquire a new meaning, another historical value. To whatever extent the Scandinavian influence existed in ancient Russia, it wasn't anything forced upon the people but rather a phenomenon corresponding to the inner tendency of the country. The progress of historical science makes us gain a deeper insight into the essential meaning of events. Seemingly exterior forces are often found to be the phenomena of an inner process in the life of a country or a nation.

However, it would have been an error to think that the argument between the 'normanists' and the 'antinormanists' may of its own accord come to an end due to the progress of historical science alone. That would have been too much to expect, but it is quite probable that on the ground of it there may take place a certain shifting of opinions narrowing the gulf between them; though a complete solution of the problem can be achieved only as a result of a concrete complex investigation of definite facts, sources and phenomena. Thus in comparing the Russia common law with the Scandinavian and German common law, one should not ignore certain documents and events. On the contrary, a detailed study of some facts and events might prove of great value. For instance a comparative study of a treaty between Novgorod and Gotland, dating to about 1195, and the treaty between the Prince of Smolensk, Mstislav Davidovitch, and Riga and Gotland allows us to trace in both of them concrete relative norms of the Russian and the German common law.

Moreover, in the domain of analysing facts, sources and events, much will depend upon the progress of general knowledge, the progress of methods of investigation in particular. In social science the study of borrowings as yet does not possess exact methods of estimating borrowings, such as are practised in philology or in arts, when it comes to attributing an object of art. Similar to the way in which a specialist in art attributes a picture according to 'insignificant' details (e.g. according to the manner the artist is known to paint the ears, or the folds of clothing), a specialist in history investigating cultural borrowings should pay special attention to the likeness of 'insignificant' matters, the common nature of which cannot be accounted for either by the



stage of development common to the two nations, or by a chance coincidence. Only similar combinations of such 'insignificant' details may serve as a sure proof that we have to do with a borrowing.

The fact that points of similarity were found in the *Russkaya Pravda* and the West-European Germanic 'barbarian' law codes, made Russian historians, two centuries ago, consider the possibility of 'borrowings' from the Germanic common law into the *Russkaya Pravda*. Yet the absence of coinciding 'insignificant' details made them explain the likeness not by acknowledging the presence of a direct borrowing, but by the fact that the nations that created their codes of law, were at the time at the same stage of social development.

It is important not only to discover the *presence* of a borrowing, but also to find out the *part* it plays in the general system, its *relations* to other borrowings, also to those from other nations. Nobody denies the likeness of ancient Russian 'Varangian' swords to those of Norsemen and West-European swords of the same period. But it may be interpreted in various ways: it may be treated as depending on the fact that the swords were a borrowing from the Norsemen, or the Norsemen might be considered only an intermediate part, as those bringing the swords from Germanic regions, or else it might be considered as resulting from a coincidence of German influence in the North and in the East of Europe (the latter supposition being hardly probable). Lastly, it is very important to analyse the whole system according to which Russian warriors were armed, and the part of the sword in it. A sword was the weapon borne only by the privileged warriors of the prince's body-guard. This fact, by the way, signifies to its being a Scandinavian borrowing in its nature. Common troopers were armed with local weapons. As to the privileged troops, the prince's body-guard, they were fully armed in the Norseman fashion. Here connections are discovered not only with the Scandinavian North, but also with the Moslem East: chain-mail was brought to ancient Russia from the East and later exported to the West. The sabre, mentioned in the chronicle as early as in the X century, appeared in ancient Russia from the East. The Russian helmet differed in some respect from that of the Norseman. In general it may be stated that Russian armament

was original in nature. Its peculiarity resulted from specific local traits in the organization of the troops, conditions of defensive and offensive warfare, ways along which weapons came, and the state of local crafts.

An essential aspect in studying borrowings is the estimation of their quantity. It is extremely difficult. Even to find out the quantitative correlation of borrowings from various countries is of interest. In that respect linguistical data is of doubtless value. Linguistical data may help in studying the spheres of cultural life where a foreign influence is most remarkable. Language borrowings are, on the whole, defined and classified. An overwhelming majority of borrowings indicates to Byzantine influence. This influence as it has already been mentioned, manifested itself in the higher spheres of intellectual culture. The Scandinavian influence is inferior not only to the Byzantine, but also to the Turkic influences. It may be seen in the spheres of state and social life (*varyag*, *tiun*, *gridin*, *grid*, *yabednik* etc.), in jurisdiction (*vira*), in navigation (*shneka*, or *sneka*, *shchqla*), in trade (*berkovsk*, *kerbat*). Some of these words are evidence of the fact that the speaker was aware of the phenomenon, while the thing itself might have not existed as a borrowing (e.g. *shneka* – a Scandinavian boat that had, as it seems, never been built in ancient Russia); another group of words witnesses to the fact that a Scandinavian term was transferred to a similar object or phenomenon (*shchqla* – mast), but some of the words prove the transfer of Scandinavian objects, phenomena and forms to ancient Russia (such words as *tiun*, *grid* etc. may serve evidence of it).

An essential aspect of influence studying is the analysis of the degree of its 'consciousness'. Neither those who exercise an influence nor those who are subject to it, may be consciously aware of the fact, while in another case it might be conscious and intended on both sides.

Byzantium never conquered ancient Russia, but the 'awareness' of its influence is beyond doubt. Representatives of the Byzantine state and its clergy were consciously extending the influence of their state and church. And with the same degree of consciousness it was accepted or rejected in Russia.

This 'awareness' of the Byzantine influence in Russia is made

evident by most various direct and indirect manifestations. Clothing may be mentioned among the latter, especially the clothing worn by princes. We know but little about the Russian costume customary during the pre-mongolic period, especially so about the costumes of princes. However, the examination of tombs of princes proves that the costumes of princes were mostly made of Byzantine stuffs and the miniature portraits in the Trirsky Psalter show that they were cut after the Byzantine fashion. N. P. KONDAKOV proved that in the miniatures of the Trirsky Psalter, Yaropolk is depicted in the costume of a Byzantine despot, and his wife is wearing a Byzantine court dress, the so-called *lor*. Consequently, in that case, the Russian prince was aware of himself as one possessing the rank of a member of the Byzantine State hierarchy.

It is remarkable that neither in the chronicle nor in any other historical manuscripts indications may be found to the effect that a Russian prince should consider himself to be a Norseman, a member of the Varangian organization; while a Varangian body-guard at the court of a Russian prince is frequently mentioned in the chronicle. The fact that some Russian princes had Scandinavian names (Ruric, Oleg, Olga, Igor and a few more) is not yet evidence of their considering themselves Norsemen: foreign names may be found in any country.

The attitude towards the country they exercised influence upon, seems to be absolutely different in the case of Scandinavians and that of Byzantium.

Byzantium looked upon ancient Russia as a country of aim. It turned the people to Christianity, it spread the Byzantine ecclesiastical organization all over Russia. The Scandinavians considered Russia as a country of means. First it served them as a gigantic bridge leading south to the regions that tempted them with their riches and ancient culture; somewhat later, in the XI–XII centuries, it was a means of enrichment. The Scandinavians never tried to achieve cultural predominance. No matter in what way the problem of the quality in which they came to Russia, – whether as conquerors or mercenaries – will be settled, their intellectual influence in Russia was peaceful in its essence. Though Byzantium could never attempt at conquering Russia as a state, it was nevertheless aggressive in its influence.

There is no evidence proving that Scandinavians thought Russian culture inferior to their own or unequal to it; that it was something that needed improvement. The Greeks wished to level Russian culture, to make ancient Russia an intellectually dependent country. In fact they only managed to create a rival, and intensified the growth of national selfconsciousness (this is obvious from the *Slovo o Zakone i Blagodati* by the Metropolitan Ilarion).

Russian culture originally developed amid Byzantine South and Scandinavian North, European West and Asiatic East. Byzantine South, with its treasures and cultural traditions, was most attractive for ancient Russia. During several milleniums the South attracted the whole of the Germanic and Slavonic world. In this striving to Byzantium Scandinavians and East Slavs were rather allies than enemies, both tending southward: in their common movement they together were subject to the influence of its Christian culture.

E. LOZOVAN

## DE LA MER BALTIQUE A LA MER NOIRE

Haut lieu des grandes rencontres, la région nord-pontique, entre le Tyras et la Méotide, a vu défiler successivement presque tous les peuples qui, au cours des quinze premiers siècles de notre ère, ont fait et défait l'Europe.

Sous la poussée des Huns et des Avars, la romanité sud-moldave se réfugia vers le nord. S'étendant en une large nappe elle viendra en contact, sept siècles plus tard, avec les Varègues scandinaves, établis à demeure à Kiev. Ces écumeurs des mers lointaines empruntèrent à rebours la route de Jason et descendirent, avec leurs embarcations rapides, les grands fleuves scythiques pour donner aux Slaves dépourvus d'organisation étatique leur première élite dirigeante et au basileus de Byzance ses gardes du corps. A l'abri du rideau scandinave, qui fixa les masses mouvantes de la steppe, la romanité put se développer. Par la consolidation du pouvoir kiptchaq au nord de la Mer Noire les rapports entre l'Europe et l'Orient furent mis en danger et, progressivement, annihilés. Les routes du commerce ne pouvaient plus passer par la Volga, le Dnieper, la Caspienne, ou par delà la Mer Noire à travers Trébizonde et Tébriz, au coeur de l'Asie centrale. C'est à ce moment crucial que vinrent les Génois et les Vénitiens. En accomplissant la circumnavigation de la péninsule balkanique ils relayèrent les Varègues et, pour la première fois depuis l'abandon de la Dacie en 270, ils rétablirent le contact direct avec la romanité. Aux yeux de la grande histoire l'italianisme pontique ne fut qu'une aventure, brillante certes mais sans lendemain durable, et qui finit sans fracas. Lorsque la Mer Noire devint un lac turc un cycle était achevé: Mahomet avait vaincu à la fois Rurik et Charlemagne. La revanche viendra de l'autre bout de la romanité quand les escadres manuelles, ayant à leur tête Vasco da Gama et ses Lusiades, accomplirent une des plus grandes manoeuvres stratégiques de l'histoire: « A l'heure où,

avec la conquête ottomane, déferlait la plus redoutable vague d'assaut lancée par l'Asie jusqu'au coeur de l'Europe, l'Occident, tourant l'Asie par la voie maritime, prenait l'énorme continent à revers et venait attaquer le monde musulman au défaut de la cuirasse » (R. GROUSSET).

Telles sont les grandes lignes de ce chapitre qui décrit les conséquences lointaines de ce simple fait sur lequel on ne cessera de méditer: *la mer latine n'est plus l'axe de l'histoire*.

(Suit l'analyse des contacts scando-slavo-roumains dans le haut Moyen-Age dans la région Dniester-Dnieper. Témoignages historiques, archéologiques et linguistiques. On souligne la dette immense de l'état kievien envers les Varègues et l'on rejette la thèse – basée sur des faux – d'une prétendue domination galicienne sur la Moldavie des X–XII<sup>e</sup> siècles. Description du rôle joué par les thalassocraties italiennes).

Conclusion: les matériaux invoqués ci-dessus imposent un point de vue nouveau. Par la présence ininterrompue de Byzance, par le rôle d'intermédiaires efficaces que jouèrent les Varègues, par l'intervention énergique de Gênes et de Venise, les Roumains n'ont jamais perdu le contact avec l'Europe. Bien plus, leur position dans le dispositif stratégique du continent apparaît comme organique. Un rapprochement de dates est à cet égard suggestif. Chilia et Cetatea Alba tombèrent aux mains des Turcs en 1484 et Vasco da Gama jeta l'ancre dans la rade de Calcutta le 20 mai 1498. En d'autres mots, par la fermeture du marché pontique – qui a désorganisé tout le vieux système de commerce du Levant – a été provoquée l'épopée lusiade.

L'essor de Goa – Rome de l'Orient – était inscrit dans la défaite d'Etienne-le-Grand de Moldavie, le dernier croisé latin.

#### NOTE

Résumé. Voir le texte in-extenso dans: F. ALTHEIM – R. STIEHL *Die Araber in der alten Welt*, Berlin, 1965, Walter de Gruyter & Co., vol. 2 pp. 524–554, carte n<sup>o</sup> 17. De plus cf. E. LOZOVAN, *De l'onomastique de l'Orient latin*, « Revue internationale d'onomastique », vol. 17 (1965) pp. 49–60; id. *Les relations culturelles roumano-scandinaves au XIX<sup>e</sup> siècle*, « Revue de littérature comparée » vol. 39 (1965) pp. 291–301; id. *Rurik et Dragos*, à paraître dans la « Revue des études roumaines » (Paris).

KURT VON FISCHER

## NORD ET SUD DANS LA MUSIQUE DU XIV<sup>e</sup> AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Pour la musique artistique de l'Europe du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle le problème des relations entre Nord et Sud se présente sous l'aspect d'un ultramontanisme géographique: le Sud est représenté en majeure partie par l'Italie, le Nord par les pays au Nord des Alpes, y compris la France. (Pour l'Espagne les problèmes se posent à part). L'époque dont nous allons nous occuper peut être caractérisée par une inclinaison réciproque, par un échange continu du Nord et du Sud. Mais, comme il est à démontrer, cette inclinaison réciproque change de caractère de génération et d'un siècle à l'autre.

En musique il n'est pas facile de délimiter les éléments typiques en deçà et au delà des Alpes sans se plonger dans des études détaillées de style et sans démonstrations pratiques. Nous devons donc nous contenter de donner un résumé très général des résultats de la recherche récente. En parcourant les oeuvres des époques considérées, la musique italienne peut être caractérisée par une certaine spontanéité mélodique et rythmique combinée avec une euphonie sonore. Par contre la musique du Nord des Alpes, surtout la musique française et franco-flamande, montre une prépondérance des éléments rationnels; elle tend souvent à un constructivisme et à un contrepoint plus ou moins raffiné. Pour nous servir de termes du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle, nous pouvons parler de la « *dulcedo* » italienne et de la « *subtilitas* » française (cf. N. PIROTTA, '*Dulcedo*' e '*subtilitas*' nella pratica polifonica franco-italiana al principio del '400, Revue belge de Musicologie II, 1948, 125).

Mais ne nous arrêtons pas à une esthétique générale, passons à quelques faits et étudions brièvement trois étapes des relations entre le Nord et le Sud au courant des XIV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles. Au

Trecento se sont Paris et Avignon qui sont à considérer comme les centres les plus importants de la musique française. Guillaume de Machaut est le grand maître du XIV<sup>e</sup> siècle français. Il s'agit dans sa musique d'*Ars nova* au sens strict du mot, d'un art raffiné et différencié qui tendra, vers la fin du siècle, à un certain maniérisme (d'après Ursula Günther: *ars subtilior*). Il est important de voir que l'inauguration de l'*Ars nova* vers 1320, basé sur des éléments d'une nouvelle notation, fut entre autres l'oeuvre d'un astronome et mathématicien: Johannes de Muris. Cette notation française a été élaborée d'après des principes strictement rationnels et mathématiques. La nouvelle notation se répandit par la suite non seulement en France mais aussi en Allemagne du Sud, même jusqu'à Prague. N'oublions pas que Guillaume de Machaut a été le secrétaire de Jean de Luxembourg, roi de Bohême. Mais cette musique transmise par une notation française fut aussi accueillie par des milieux italiens vers la fin du XIV<sup>e</sup> et au début du XV<sup>e</sup> siècle: à Milan, à Padoue et même à Florence. Cela peut être prouvé par des manuscrits mixtes de pièces italiennes et françaises et par des adjonctions de chansons françaises dans des manuscrits italiens au début du XV<sup>e</sup> siècle.

Par contre la musique italienne du XIV<sup>e</sup> siècle dont les centres furent Vérone, Padoue, Milan et Florence diffère de la musique contemporaine française par cette spontanéité déjà mentionnée et par un caractère moins constructif en ce qui concerne la combinaison des différentes voix, c'est-à-dire en contrepoint. Les mélodies italiennes semblent souvent être soumises à un art quasi improvisateur. En même temps des éléments archaïques démontrent des liens avec une vieille tradition méditerranéenne. En outre le système de la notation musicale, établi en Italie par Marchetto de Padua vers 1320/25, est, par comparaison au système français, moins conséquent du point de vue mathématique. La notation italienne du Trecento est basée plutôt sur l'expérience pratique et sur un certain empirisme échappant au rationalisme mathématique.

Le lieu d'échange le plus important entre la musique française et italienne du XIV<sup>e</sup> siècle fut Avignon. La ville papale était pour certains compositeurs un lieu de passage du Nord au Sud et vice versa. Cela est surtout vrai pour le célèbre compositeur liégeois Johannes Ciconia dont la vie et la musique ont été étudiées avec



tant de soin et avec beaucoup d'érudition par Suzanne Clercx-Lejeune (cf. S. CLERCX, *Johannes Ciconia, Un musicien liégeois et son temps*, 2 vols., Bruxelles 1960). Ciconia est né à Liège vers 1335/1340. A l'âge de 15 à 20 ans il se trouve à Avignon. Entre 1360 et 1368 il accompagne le Cardinal Albornoze en Italie où il ne fait pas seulement connaissance avec la musique italienne mais où il s'exerce lui-même dans ce style qui doit avoir été une révélation pour le jeune compositeur. Ciconia a composé dans ces années des Ballades et des Madrigaux sur des textes italiens. Après un retour dans son pays natal, il ne se fixera que plus tard, vers 1403, à Padoue où il meurt en 1411.

Voilà une biographie type d'un compositeur du Nord lequel se laisse entraîner et influencer profondément par la musique italienne. Il en sera de même pour toute une série de compositeurs des siècles suivants. Par contre les compositeurs italiens du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle restent encore généralement en Italie. Les listes des chanteurs et des instrumentistes des cours françaises, espagnoles, allemandes et anglaises ne mentionnent guère des noms italiens. De même le répertoire italien, lequel consiste à cette époque en sa majeure partie en musique profane, ne franchit guère les frontières italiennes. Ce n'est qu'en Allemagne du Sud que nous trouvons, de temps en temps, des transcriptions de chansons italiennes en musique liturgique latine. Cela s'explique par le fait que l'Allemagne à cette époque a été fortement influencée par la polyphonie étrangère. Comme exemple type est à considérer le fameux Oswald von Wolkenstein dont les pièces polyphoniques, composées entre 1410 et 1430, sont dans la plupart des transcriptions de compositions françaises et italiennes du XIV<sup>e</sup> siècle.

Comme deuxième étape des échanges musicaux entre le Nord et le Sud nous voulons considérer la musique vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle. En feuilletant les grands manuscrits italiens de cette époque nous sommes frappés par le petit nombre de noms et de compositions italiens. Les grands maîtres représentés sont dans la majeure partie des Français et des Flamands. Prenons par exemple le ms. Q 15 de la vieille bibliothèque du Liceo musicale de Bologne lequel contient environ 300 pièces non anonymes: 80 % de ces pièces sont écrites par des musiciens franco-flamands, 15 % par des Italiens et 5 % par des Anglais. A peu près les

mêmes relations se trouvent dans le Chansonnier 213 de la Bodleian Library à Oxford. Les deux grands manuscrits ont été écrits vers 1430/1440 : le ms. de Bologne en Italie septentrionale, le ms. d'Oxford à Venise. La même prépondérance de musiciens étrangers se trouve dans les grandes chapelles pontificales ou seigneuriales de cette époque. La liste des chanteurs de la chapelle du Pape Nicolas V, par exemple, ne mentionne entre 1447 et 1455 presque sans exception que des noms français et flamands (Girard, Pullois, Landrik, etc.). La chapelle de Philippe le Bon ne contenait à la même époque aucun Italien, mais des Français, des Flamands et des Anglais (ce qui s'explique par la situation politique de la Bourgogne vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle),

Comme jadis Johannes Ciconia, les compositeurs français et flamands entreprirent de fréquents voyages en Italie. Ils se laissèrent volontiers influencer par le climat doux et suave et du paysage et de la musique italienne. Le grand compositeur Guillaume Dufay en est la preuve. Né vers 1400 quelque part au Nord de la France, il a reçu son éducation musicale à Cambrai. Dès 1420 il se trouve en Italie : à la cour des Malatesta à Ferrare, à Bologne et à Rome comme chantre de la chapelle pontificale. Vers 1433/34 et de 1438 à 1445 il vit à la cour savoyarde. En même temps il doit avoir été lié étroitement avec la cour de Bourgogne. Dufay vit ses dernières années, de 1451 à 1474, de nouveau à Cambrai où il avait été éduqué. Mais quoique française ou wallonne, l'oeuvre musicale de Dufay est conservée en majeure partie dans des manuscrits italiens. Les liens du compositeur avec la famille des Médicis à Florence sont bien connus. Son motet écrit pour la bénédiction du dôme de Florence, Santa Maria del Fiore, est devenu fameux (cf. la publication récente de W. BRAUNFELS et R. DAMMANN, *Der Dom von Florenz*, Urs-Graf-Verlag, 1964). Mais pourquoi ce motet destiné à un évènement purement italien, soit florentin, n'a-t-il pas été confié à un compositeur italien ? La réponse est simple : les Signori italiens de cette époque s'entouraient de maîtres étrangers tandis que les musiciens italiens jouaient un rôle inférieur. C'est pourquoi on a parlé en musicologie d'un « segreto del Quattrocento », vu la production relativement petite de musique italienne entre environ 1420 et 1480. Mais les documents nous montrent que ce « segreto » n'est tout de même pas aussi dense qu'on l'imaginait. La musique italienne du Quattrocento était

vivante. Elle ne l'était peut-être pas à la surface de la grande vie culturelle; mais elle était d'autant plus vivante à l'arrière-plan de la culture musicale du peuple italien dont elle formait le terrain. Elle vivait dans la *Lauda* spirituelle, dans les chansons du carnaval florentin; elle vivait aussi dans les petites compositions liturgiques, en partie d'origine monastique. Toutes ces pièces sont d'une spontanéité, d'une simplicité et d'une sonorité souvent expressive qui ne peut être née qu'en Italie. Vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle apparaît quasi comme essor culturel de cette dite petite musique, la *Frottola*, genre dominant, dès maintenant jusque vers 1520, la production de la musique spécifiquement italienne que puisèrent les compositeurs franco-flamands ainsi qu'il jouirent de l'atmosphère du paysage et du climat des villes italiennes.

Abordons maintenant, pour terminer ce petit exposé, la situation musicale du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce sont toujours des maîtres français, flamands et allemands qui, au début du Cinquecento non seulement visitent l'Italie mais y résident comme chanteurs, organistes et maîtres de chapelle. Mais voilà que la situation change de décade à décade au profit des musiciens italiens. En 1513, par exemple, la chapelle pontificale de Léon X compte 14 chanteurs étrangers et 6 chanteurs italiens. La chapelle privée du Pape est composée de 3 étrangers et de 6 Italiens. Sept ans plus tard cette chapelle compte 27 Italiens et seulement 12 étrangers. En même temps l'émigration des musiciens italiens commence. C'est ainsi que nous trouvons à la cour suédoise vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle des Italiens à côté de musiciens flamands, anglais et allemands. De même la musique polonaise du XVI<sup>e</sup> est nettement influencée par la musique italienne.

L'épanouissement de la musique italienne au début déjà du Cinquecento a été favorisé par un autre élément encore: par l'imprimerie de Ottaviano Petrucci à Fossombrone (plus tard à Venise) lequel, le premier, avait introduit l'impression de musique polyphonique à types mobiles. Quoique les premières éditions fussent vouées à la chanson française et à la musique liturgique franco-flamande, Petrucci édita dès 1504 onze volumes de *Frottole* italiennes et deux livres de *Laude*.

Pour démontrer ce changement de l'équilibre musical entre le Nord et le Sud au début et au courant du XVI<sup>e</sup> siècle il est utile de jeter un coup d'œil sur quelques biographies de compositeurs

franco-flamands. Josquin des Prés, né en Picardie vers 1440, avec de brèves interruptions, vit en Italie de 1459 à 1503. Il meurt en 1521 dans son pays natal. Par contre Heinrich Isaac, de dix ans plus jeune que Josquin, né en Flandre, a passé la majeure partie de sa vie en Italie. Il épousa même une Florentine et mourut en 1517 en Italie. Le troisième compositeur à mentionner ici est Adrien Willaert, né à Bruges vers 1480/90. Il étudia à Paris. En 1527 il fut nommé organiste à la cathédrale de Saint-Marc à Venise. Il resta fidèle à ce poste jusqu'à sa mort en 1562. L'assimilation du Flamand en Italie fut complète : Willaert est devenu musicien italien et bien plus que cela : il est devenu un des plus grands promoteurs de la vie musicale de la ville des Doges. Par son enseignement il devint le fondateur d'une école italienne dont faisaient partie les deux grands théoriciens italiens Gioseffo Zarlino et Nicola Vicentino, le compositeur Girolamo Cavazzoni et probablement aussi le grand maître Andrea Gabrieli. Voilà les compositeurs italiens élevés au même rang que leurs collègues étrangers.

Dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle les musiciens du Nord accoururent – non pas pour enseigner mais pour apprendre. Ainsi Hans Leo Hassler travailla chez Andrea Gabrieli et Heinrich Schütz chez Giovanni Gabrieli. A cette époque, la musique italienne et le style italien se répandirent par toute l'Europe. Avec une certaine exception à faire pour la France, les canzonette, les madrigaux et les balli italiens se chantèrent partout. Cela est prouvé entre autres par des titres de collections musicales comme « *Musica transalpina* », édition anglaise de 1588 de madrigaux pour la plupart de compositeurs italiens, ou comme « *Neue liebliche teutsche Lieder . . . nach der Art der welschen Villanellen* », édition de Nüremberg de 1590. Dès maintenant l'Italie sera pour une période d'au moins 200 ans le pays de la musique par excellence, pays de pèlerinage pour tous les musiciens du Nord. En même temps les musiciens italiens occupèrent des positions importantes dans tout le monde : ainsi le créateur de l'opéra français, Jean-Baptiste Lully, sera un florentin, Giovanni Battista Lulli. En 1861/82 un Italien, Vincenzo Albrici, sera même organiste à la Thomaner Kirche de Leipzig, institution aussi allemande et protestante que possible.

Les relations Nord-Sud dans la musique du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup>

siècle ressemblent à un champ de tension d'inclinaisons variables. Mais ni l'un ni l'autre côté n'est jamais resté que passif. Chacun donne et prend en même temps. Cette réciprocité est due aux différences des peuples, des caractères, des paysages, des différences aussi de la situation politique et sociologique. Ce furent justement ce pluralisme et cette diversité qui jouèrent un rôle créateur de premier ordre. La musique européenne doit son évolution à ce pluralisme qui n'a jamais été sacrifié à un uniformisme nivelant.



TATSURO YAMAMOTO

## FROM EAST ASIA TO EAST AFRICA

In the early years of the fifteenth century, before the Portuguese came to India, Chinese navigation and trade were highly flourishing in the Indian Ocean. The scale and frequency of Chinese activities in the Western Ocean had increased so dramatically during this period that it appears, as some authors said, as though China was attempting for purposes of trade and diplomacy to turn the Indian Ocean into a Chinese lake. The great maritime adventures were launched by the third Emperor of the Ming dynasty, Yung-lo, who seven times sent the Chinese fleet to the South Seas, thus developing the international contacts between East Asia and the countries surrounding the Indian Ocean. The Commander-in-Chief of these expeditions was a man called Chêng Ho, who was a eunuch and a Moslem and won the reputation of being a great military leader and diplomat. His father was a ḥājī and his original family name was Ma, which is common among Chinese Moslems. Our knowledge of these Chinese maritime activities was greatly advanced in the 1930s by the studies of PELLIOT, DUYVENDAK, FÊNG CH'ÊNG-CHŪN, and others, and scattered Chinese texts and inscriptions were collected and studied. But there were still many problems left to be solved. After World War II, in 1948, the text of *Hsi-uang fan-kuo chih*, "A Description of Foreign Countries of the Western Ocean", by Kung Chên, a member of the expeditions, was rediscovered in Peking. So we have now at our disposal three reports on the southern countries written by Ma Huan, Fei Hsin, and Kung Chên. Taking in account the recent studies of Professor HSIANG TA and others, our present knowledge of the great Chinese voyages can be summarized somewhat like the following.

(1) The first expedition was ordered by the imperial edict issued in July 1405. An armada consisting of 62 ships with more

than 27,800 men started from the port Liu-chia near Nanking, which at that time was the capital of China. The fleet left the coast, from the bay close to Fu Chou, early in the next year, visited Champa on the coast of Indo-China, descended to the south to East Java and then turned to the West, visited Palembang, Malacca, Samudra (North Sumatra), crossed the Ocean to Ceylon, and went to the West coast of South India, arriving at Cochin and Calicut. The final destination of this voyage was Calicut, an important emporium reached by Vasco da Gama at the end of the same century in 1498. On the way home to China, the ships passed the Malacca Strait and went north from Singapore. Chêng Ho, the leader, was back in Nanking and was received in audience by the Emperor in October 1407. During this voyage, the imperial edict and presents were distributed to the rulers of southern countries and their allegiance to the Middle Kingdom was demanded. Peaceful relations developed with several countries, but in some cases military action was taken. It is recorded that 170 persons were killed in East Java, and much fighting took place in Palembang. In this seaport of Sumatra, there already existed a fairly large community of oversea Chinese, and its leader Ch'ên Tsu-i was antagonistic to the imperial fleet. 5,000 of his army were reported to have been killed and he himself was captured, taken to China, and executed.

(2) The second expedition started in 1407 and returned in 1409 after visiting Java, Cochin, Calicut, and Siam. This was a small-scale enterprise and Chêng Ho himself did not participate in the voyage.

(3) While this second expedition was still at sea, the third expedition was ordered by an edict of October 1408, and this time 48 new vessels were built by the Ministry of Construction. The fleet left the Chinese coast in January 1410, and followed almost the same route as that of the first voyage: Champa, Java, Malacca, Samudra, Ceylon, Quilon, Cochin, as far as Calicut. This time Chêng-ho brought a special message to Malacca and set up a memorial stone in order to protect the legitimate ruler of Malacca against the attacks made by Siam. In Ceylon he left a trilingual inscription in Chinese, Persian, and Tamil, dedicated to the Lord Buddha as the protector of navigation. This stone slab was found in Galle, and is now preserved in the National



Museum of Colombo. On the way home from Calicut, there was much fighting in Ceylon, and Chêng Ho captured the King of this country, Alagakkōnāra, who opposed the Chinese imperial order. This is a striking event in Ceylonese history and it is recorded in different forms in Chinese and Ceylonese records: by Ta-Ming Shih-lu, Rājāvalī, Saddharmaratnākara, and others. The captive King was taken to Peking, which had become the capital of China in 1411. But the Emperor released him and appointed a new King, Parākramabāhu VI, in his place. The party of Chêng Ho returned to China in July 1411; envoys came from Calicut, Cochin, Kayal (on the east coast of South India), Lambri, Samudra, Aru, Pahang, Kelantan, and East Java; and the King of Malacca arrived in person.

(4) The next great voyage, Expedition No. Four, began by the order issued in December 1412, and from this time on the Chinese became active in the Western part of the Indian Ocean. Chêng Ho's fleet went to Java, Palembang, Malacca, Ceylon, Cochin, and Calicut, and then proceeded to the Persian Gulf, visited Ormuz, a flourishing trading centre of this period. On his way home, he fought an action at Samudra in order to consolidate the power of the Moslem ruler, who was called Zaynu-l'Ābidīn. Chêng Ho returned to the Chinese capital in August 1415, and many countries of the south sent tribute to the Emperor. It should be noted that during the expedition some ships were detached from Chêng Ho's armada at a point somewhere around Sumatra, went round the Western coast of the Indian Ocean, and returned to China in November 1416. On this occasion, according to the imperial record Ta-Ming Shih-lu, envoys and tributes came to China from 18 countries: Champā, Java, Palembang, Pahang, Malacca, Samudra, Lambri, Ceylon, Cochin, Calicut, the Maldives (Laccadives), Malindi, Brawa, Mogadisho, Aden, Ormuz, La-sa, and Sha-li-wan-ni. La-sa was once identified with al-Aḥsā on the coast of The Persian Gulf, but I suggest that it should be placed on the east coast of Arabia. In the encyclopaedia of Nuwayrī, who died in 1332, there is a place-name Las'ā on the coast of Ḥaḍramaut. As for Sha-li-wan-ni, it could be located on the island of Ceylon. In the text of Muḥiṭ usually known as "Indischer See-spiegel", which was compiled by the Turkish Admiral Sidī 'Alī in 1554, there is a place called Salāwānī on the west coast of

Ceylon. Three ways of reading the place-name have been proposed, Salāwānī, Salāwām, and Salāwat. I prefer the reading of W. Tomaschek, Salāwānī, based upon the manuscript preserved in Vienna.

(5) The next expedition, Expedition No. Five, followed almost the same route as that of No. Four. Chêng Ho's fleet started in 1417, returned in 1419, and probably travelled as far as Ormuz on the Persian Gulf. This time, too, part of the fleet was detached and went round to the coast of East Africa and Arabia, thus in 1419 envoys and tributes came to Peking from 16 countries including Aden, Dhofar, Las'ā, Mogadish, and Brawa. As a result of these far-reaching expeditions many new trading centres became known to China, and in the inscriptions set up by Chêng Ho himself, there is found a passage about fancy animals. "The country of Hu-lu-mo-ssū (Ormuz) presented lions, leopards with gold spots, and large western horses. The country of A-tan (Aden) presented *ch'i-lin*, of which the native name is *tsu-la-fa* (giraffe) as well as the long-horned animal *ma-ha* (oryx). The country of Mu-ku-tu-shu (Mogadisho) presented *hua-fu-lu* ("striped" zebras) as well as lions. The country of Pu-la-wa (Brawa) presented camels, which run one thousand li, as well as camel birds (ostriches)." Among the animals which came to Peking, the giraffe = *ch'i-lin* attracted special attention. The identification of the giraffe with the legendary Chinese animal *ch'i-lin* may be partly due to the *Somali* name of the giraffe *giri*, but there are also several points of resemblance in bodily descriptions. According to the Chinese classics, the *ch'i-lin* is the extremely auspicious animal which only appears at the time when the Emperor's virtues are exceptionally lofty and predominant. Thus the arrival of the giraffe created a sort of literary turmoil, and flattering poems and writings appeared and were presented to the Emperor. The Emperor first refused the congratulation, but finally went out in person to the gate Feng-t'ien and in great state received this auspicious animal coming from Malindi.

(6) Expedition No. Six started in 1421 and returned in 1422, and this time 41 large ships were built. The fleet was divided at Sumatra, one group going along the West coast of the Indian Ocean. It is recorded in Ta Ming Shih-lu that in 1423, 1,200 persons came to Peking as envoys from fifteen countries, Malacca

and the West, including again Brawa, Mogadisho, Aden, Las'ā, Ormuz, etc.

(7) The Emperor Yung-lo died in 1424, and the great naval enterprise was given up for some time, but the Emperor Hsüan-tê (the Emperor after next) resumed the expeditions, again under the command of the eunuch Chêng Ho. As for this final great voyage, rather detailed accounts are available. It is recorded that the fleet consisted of 61 vessels carrying 27,550 men. It left the coast of China in January 1432, went around the Southern countries, reached Ormuz early in the year 1433, and returned to the Chinese port T'ai-ts'ang near Nanking in July 1433. During this voyage a special mission consisting of seven interpreters was sent out from Calicut to Mecca; they travelled the Arabian coast after a visit of the Holy City, and rejoined Chêng Ho's fleet, which was mooring at Ormuz. It is recorded that it took 36 days to go from Samudra to Ceylon (Berwala), 35 days from Calicut to Ormuz, 23 days from Ormuz to Calicut, and 17 days from Calicut to Samudra, etc.

This is roughly the general features of the seven great voyages, but taken as a whole, what was the real nature and meaning of this great enterprise? The traditional explanation, that the fleet went around in pursuit of the fugitive former Emperor Chien-wen is difficult to accept. It appears to me that these navigations had a strong objective of trade as well as of glorification of the imperial rule. The enterprise was directly controlled by the Emperor, and the exchange of commodities took the form of a tributary system: tributes and envoys from barbarian countries on one hand, bounty and grants from the Son of Heaven on the other. It is noteworthy that in the Ming period eunuchs played a very important role in international relations and economic activities. There existed close ties between eunuchs and the imperial household, and the Emperor could employ eunuchs without going through the complicated administrative procedure. In the early years of the Ming dynasty, private foreign trade was strictly forbidden, thus the tributary relations were the only means of trade officially approved. There was a great variety of commodities, mainly luxury goods, – spices, aromatics, ivory, rhinoceros horns, textiles, etc. – and from China they exported different kinds of silk, porcelain, iron ware, etc.

Recent archaeological findings of Chinese porcelains and coins in the South Sea countries are important materials for the study of Chinese foreign trade. It is also interesting to note that the Chinese art of navigation was highly developed in this period; a trading ship carried 5 to 600 persons, the compass was in use, and the latitude was calculated by the unit *chih* "finger", by which the altitude of a star above the horizon was measured. This is similar to the unit *işbo'* used by Moslem pilots in the Indian Ocean. The great Chinese maritime activities in the fifteenth century suddenly declined after the Seventh Voyage led by Chêng Ho. The main reason for this was that the expeditions were the enterprise of a single person, the Emperor. It was not sponsored by merchants, not connected directly with the general increase in production.

Finally it should also be remembered that, thanks to the great voyages, the geographical knowledge of the Chinese people extended far to the West. A member of the expedition Fei Hsin left a description of the Southern countries, Hsing-ch'a shêng-lan (Triumphant View of Starry Raft — starry Raft meaning big trading ship —). In this book there are, among many other things, four chapters on African countries: Mogadish, Brawa, Malindi, and Jubo, on the sea coast of Somalia and Kenya. After the comparison of the various versions, we can now rather safely use Fei Hsin's account as based on first hand observations of this part of Africa. In another Chinese book, which is called Wu-pei chi, "Description of Military Preparation", there is an interesting map of Southern countries which shows the geographical knowledge acquired during the great voyages led by Chêng Ho. This map covers the countries of the Indian Ocean as far as the East Coast of Africa. Mombasa appears together with Mogadish, Brawa, and Malindi. All these materials may be used not only for the study of the Chinese navigation, but also as sources of the history of Africa before the Europeans came to this part of the world.

#### BIBLIOGRAPHY

- PAUL PELLLOT. Les grands voyages maritimes chinois au début du XVe siècle. T'oung Pao XXX, 1933, pp. 236-452.
- TATSURO YAMAMOTO. Chêng Ho's Expeditions to the South Sea under the Ming Dynasty. Toyo Gakuhō XXI, 1934, pp. 374-404, 506-556.

- PAUL PELLIOU. Notes additionnelles sur Tch'eng Houo et sur ses voyages. T'oung Pao XXXI, 1935, pp. 274-314.
- J. J. L. DUYVENDAK. The True Dates of the Chinese Maritime Expeditions in the Early Fifteenth Century. T'oung Pao XXXIV, 1939, pp. 341-412.
- HSIANG TA, ed. "Hsi-yang fan-kuo chih" by Kung Chên. 1961.
- PAO TSEN-PENG. On the Ships of Cheng-ho. Taipei. 1961.
- WILLIAM WILLETS. The Maritime Adventures of Grand Eunuch Ho. Journal of Southeast Asian History. V, 1964, pp. 25-42.



G. E. VON GRUNEBaum

THE FIRST EXPANSION OF ISLAM:  
FACTORS OF  
THRUST AND CONTAINMENT

Viewed from Mecca, its place of origin, or from Medina, its first capital, the expansion of Islam is impressive not least because it extended in every direction. There is one area of limited failure nearby, in the Ethiopian highlands across the Red Sea; otherwise a cohesive Islamic belt stretches with only minor interruptions or enclaves into India, Central Asia, past the Bosphorus, throughout North and much of West Africa into the center and down the Eastern coast of the Black Continent — not to mention, apart from minor concentrations elsewhere, for example in the Western hemisphere, the solid blocks of Muslims in Indonesia, parts of China and the Southern Philippines.

Speculation has been generous in supplying theories to account for the success as well as the limitations of the geographical outreach of Islam. Compatibility or incongruity with arid or semi-arid zones, tropical forests and savannahs, accessibility to nomadism, physically and intellectually, a negative affinity to moderate, let alone cold climates — all such endeavours to order and explain a highly differentiated complex of facts by means of one or the other principle of organization are rather easily disproved by a glance on a historical atlas, or where they seem to fit, at least partially invalidated by consideration of ethnic, socio-economic and, above all, political (and military) factors.

It is a datum of history, as simple as it is incontrovertible, that during the first phase of Muslim expansion — almost entirely carried forward by Arab leadership with Arab manpower and extending from about A.D. 633, the beginning of planned raids on Persian and Byzantine territory, to about A.D. 751, the consolidation of Muslim control over Central Asia by the turning back of the Chinese at Talas — no area was lastingly acquired for, or

converted to Islam which was not brought under continuous political domination by a Muslim government. This is as true for Spain (later lost to Christianity) as it is for Iran, Transoxiana, or the Ifrīqiya. Besides, the initial Muslim expansion failed to obliterate any organized states of the same or superior administrative texture as the caliphate which it did not manage to crush at its very inception, such as Iran, or by a single major military effort, such as Visigoth Spain.

Within the span of activity of one generation Muslim political control reached its limits owing to three reverses — the siege of Constantinople had to be lifted in 717, Charles Martell stopped the Muslim raiders between Tours and Poitiers in 733 (rather than as usually stated, in 732), the victory of Marwān b. Muḥammad over the Khazars in 737 proved ineffectual and the exit into the plains of Southern Russia remained closed to the Arabs. (In India, stabilization for almost three centuries was reached in 713 with the conquest of Sind and parts of the Punjab). The Chinese defeat of 751 consolidated a previously won area of influence but did not open an avenue of conquest eastward. And yet, the ability of the caliphate to extend its way as far as it did on the thin demographic base provided by its Arab ruling caste is perhaps the true miracle of the development of early Islam. The fact that conquest did not as a rule entail forcible conversion no doubt helped to secure the acquiescence of the overrun. So did the advantages accruing from integration in an enormous political compound. It must never be left out of sight that however desirable Islamization would appear to many Muslims and frequently, to the Muslim government as well, the immediate aim was, down to a fairly recent past, the establishment of Muslim control. The country rather than the souls of the inhabitants were to be won for Islam.

The *dār al-islām* is ultimately to absorb the *dār al-ḥarb*, the 'household of submission' the 'household of resisters.'<sup>1</sup> Resistance must be overcome. For the Muslim, the finality of his faith can and must be realized in terms of political structure which guarantees the sway of the Religious Law, the *sharī'a*. But since this very law admits the unconverted, monotheist individual conversion

<sup>1</sup> To use KENNETH CRAGG's sensitive rendering in his *Sandals at the Mosque* (London, 1965), p. 36.



remains secondary to a hierarchical ordering of religious communities. Such ordering, however, requires Muslim dominance.

As late a reformer and conqueror as 'Uthmān dan Fodio (1754–1817), the founder of the kingdom of Sokoto (in today's Northern Nigeria), stated: "The government of a country is the government of its king without question. If the king is a Muslim, his land is Muslim; if he is an Unbeliever, his land is a land of Unbelievers."<sup>2</sup>

It is true that even before the incisive changes brought about by the Mongols or occurring in their wake, Islam acquired adherents in South Central Russia and that Muslims from other parts of the *dār al-islām* came to settle there, for example in Gurkumān (near Kiev).<sup>3</sup> It is also true that the Rūs, at times against Khazar obstruction, traded with the Muslims to the South East; nor is there any inclination to play down the importance and hence, the influence, of Islamic contacts as far North and West as Scandinavia. But however high the significance of trade relations and the (erratic) diplomatic relations may be assessed, it cannot be claimed that connection with the European North and even with European Russia as a whole has in any way whatever contributed to form the faith, the power structure and the civilization of Islam. The converse statement may be made for pre-Mongol Russia and for Scandinavia, although it may have to be conceded that one or the other political move of Varangians and Rūs was motivated by a desire to bypass the Khazars or in other ways to keep open the trade routes to the Muslim territories. One need but reflect on the contribution of Byzantium to its Northern neighbours and that of the Central Asians to the edifice of Islam to become aware of the marginality of the Islamic connection with the European North. It may be useful to restate that the basis of this judgment is essentially religious and cultural; it does not militate in any way against due appreciation of the migrations of objects and techniques of material civilization.

To comprehend somewhat more precisely than has hitherto been suggested its development and with it its powers of attraction

<sup>2</sup> *Tanbīh al-ikhwān*, trans. H. R. PALMER, *African Affairs* (Journal of the Royal African Society), XIII (1913/14), 407–414; XIV (1914/15), 53–59, at XIV, 53 (Section iii of *Tanbīh*).

<sup>3</sup> For the localization of Gurkumān cf. C. E. DUBLER, *Abū Hāmid el Grenadino y su relación de viaje por tierras eurasiáticas* (Madrid, 1953), pp. 232–233.

and absorption, the following aspects of the growth of an Islamic civilizational area must be envisaged and their implications followed through.

(1) Religious Islam precedes political Islam but only by a brief span. In conquering vast masses of land, for the most part to the East (North East) and the West of their homeland the Arabs, in the second half of the seventh century, established themselves as a thin *Herrenschicht*. Ideally at least and according to the hopes of the rulers, to be an Arab would coincide with being a Muslim. There was no eagerness to admit others to Islam and to rule. But there was, increasingly, the attraction of power — not always to be distinguished from that of the Muslim religion as such — and the need for assistance and identification on the part of some at least among the subject groups. The *dirigeants* of that power nucleus which was early Islam could not but use available traditions, skills, techniques, attitudes in solving as they arose, the problems implicit in managing a multinational empire and in preserving an intellectual identity in a culturally superior milieu.

The irruption of the Arabs into Byzantium reminds one inevitably of the earlier irruption of Germanic peoples into Rome. Leaving considerations of dimension and stability by one side, the decisive difference between the Germanic and the Arab invasions was the Arabs' sense of spiritual superiority of which pride of language and pride of race were integral parts. The greatest and last of God's prophets had been an Arab bringing a revelation in Arabic. There was no urge to 'Romanize', to become civilized by integrating into 'classical' culture, however inferior in almost every area of human attainment the conquerors may objectively have been vis-à-vis their Byzantine or Sassanian subjects.

The language curtain held, and so did the sense of religious election, with religious precedence entailing a sense of collective moral and political superiority. The bearer of the higher truth rules as of right. The spiritual possessions of the communities, Christian, Jewish, Zoroastrian, which the Muslim revelation has rendered obsolete, are *bonne prise* when serviceable and compatible — more realistically put, when needed and assimilable —; otherwise they must be shunned. Adoption of earlier achievement of the non-Muslim heritage is a natural process during the great age of the Islamic development (through the tenth century).

Political paramountcy and the self-assurance of the elect make borrowing into a joyful enlargement of the material and the psychological horizon. Rarely is there a trace of that xenophobic combativeness which is the constant companion of a feeling of inferiority. So the evolution of Islamic culture must be visualized as the clustering about a potent magnet of metal parings that are drawn into its field; the magnet remains the basic constant however dense the agglomeration of parings around it and however restlessly the hand holding it may, in fact, be moving in search of suitable and badly needed parings to cover the magnet's bare, blank sides.

(2) Islamic civilization may thus rightfully be described as having grown out of a blend of cultures, provided it is kept in mind that this process of creative combination or integration divides in two phases. The first both precedes and coincides with the preaching of the Prophet himself in which pagan, Jewish and Christian elements are readily identifiable. His doctrine prejudged, as it were, orientation and range of spiritual receptivity of the Arab Muslims entering the larger world in consequence of the conquests, by staking out areas of compatibility — the one Creator God, the finality of Revelation, the confinement of man to the human condition, a style of religious behaviour colouring if not determining social and political mores, these positions and postures represent so many positive and negative affinities that would render possible absorption of some and compel rejection of other elements in the intellectual universe of Greek Christendom, Greek philosophy, Zoroastrianism, Manichaeism, and later, Hinduism, most alien of all systems encountered.<sup>4</sup>

The fundamental 'options' had been made irrevocably when the Empire was established; they had not been lived and thought through; their problematics had not yet been fully explored or even experienced; and they needed formulation. This formulation, tied as it was to the circumstances which created the need for it, reflected the challenges against which the Muslim identity had to

<sup>4</sup> The syncretistic movements in seventeenth and eighteenth century India although affecting in large measure Muslims and Hindus who, in the last analysis, did share the same cultural background bear out, by their failure, the alienness of the fundamental outlook of the two religious groups; they have resulted in a keener *prise de conscience* of their spiritual individuality and hence have tended to accentuate separateness and antipathy.

be realized; 'Islamicity' itself was affected and, on the whole, enlarged and enriched by contacts whose dangers were neutralized by the double compactness of Arab power and Arab solidarity.

To the Arabs, the new religion had opened new ways of self-realization; it had made possible social, cultural and, first of all, political and religious achievements, from the curbing of the corrosive particularism of the tribes (whose resurgence was to contribute in no small measure to the early displacement of the Arabs from imperial leadership) to the winning of an empire undergirt by the religious unity of the rulers; and it had allowed to sweep aside an obsolete societal setting by helping the townsman to supremacy over the nomad and rural settler. The attraction of power on one hand, fissures, ethnic, religious and social, within the conquered territories on the other, compensated for a certain intellectual rawness. Neither at the founding of the caliphal empire nor, for example, at the decisive arrival of the Muslims in India, almost four centuries later, was Islam associated with the culturally leading local stratum or was able immediately to furnish such a stratum from its own recruits. But this initial culture differential did not impair the spread of Islam; it was, besides, overcome fairly soon by dint of a process of attraction and ingestion which left the continuity of the community intact, making it in fact the more self-assured as the basis of identity shifted from the political to the cultural sphere.

The absence of a competing power gave Islam the time to consolidate. Consolidation, in this context, has two aspects. (a) The creation of a large and continuous domain which under the logistic conditions of the age was practically self-sufficient drawing its political motivations overwhelmingly from within; (b) the implementation of that universalism which was inherent in the original message but found itself in rivalry with a conception of Islam as preserve, prerogative or privilege of the Arabs (and their military associates in rulership), a conception which, apart from the realities of the seventh century, had some Koranic support to point to, but which, in the last analysis, confused the circumstances of revelation with its ultimate intent. In fact, the consciousness of this universalism, i.e., the appropriateness of the faith and its practices to all mankind and its corollary, its detachment from the conditions of its original locale, was developed

early and is traceable in explicit statement no later than the ninth century (and probably sooner).

(3) To the outsider Islam appeared above all as a style of life identifying a community. The very grouping of its principal beliefs and obligations accentuated the devotional act and community practise. This practise would accomodate local custom but more importantly perhaps, be open to various types of religious experience: the security of legalistic and ritualistic regulation as much as the submergence of the barrier between creature and Creator in communal ecstasy or the relentless self-subjugation of the ascetic bent on that divine mercy which can never be merited and held with certainty. Infringement on divine unity, the negation of prophecy or the assertion of its continuance and renewal past the death of Muḥammad, explicit denial of the authority of Scripture and the Prophet, and separation from the community — these were the unforgivable grounds of exclusion. Behaviour proved belonging. Theology, however sophisticated and specific it was to become, and the Law with all its shrewd precision, never succeeded in abolishing the latitudinarian localism of the community whose actual differentiation from country to country, school to school, only rarely affected (before modern times) an intense feeling of cohesiveness, remarkable especially in view of the size of the community and its lack of formal organization.

The Muslim style of life eliminated the remnants of the Graeco-Roman, though to some extent incorporating it, and the Iranian insofar as it tended to an independent posture, blended uncertainly with the Latin and Germanic in Spain, and clashed for ineffectual domination with Hinduism. In a less conspicuous manner its impact broke against the older Armenian and Georgian cultures, barricaded as they were behind their languages and the religious tradition of Christianity that had become inseparable from ethnic and national identity. Political domination was both too erratic and unrewarding to expose Georgians and Armenians to that sustained pressure which alone could have shattered their resistance. Islam had nothing to offer. It did not come as liberator from prolonged sectarian tribulation, its bearers were culturally strangers and racially as alien as the Byzantine and Persian attackers had been.

PIRENNE has been criticized for charging the Arab conquest of

the Eastern and Southern shores of the Mediterranean with the final breakup of the Mediterranean unity which was the greatest achievement and the heartpiece of the Roman Empire, and the subsequent northward turn of the Carolingian state; it was pointed out that trade, especially luxury trade, continued, the pilgrims visited the Holy Land as before, and that it was much sooner than the emergence of Arab Islam that the basic economic and political changes occurred which were to result in the shrunken outreach of the Germanic Middle Ages as contrasted with even the last stages of the Western Roman Empire. Yet it cannot be denied that the establishment of Muslim control eliminated the Latin and, in terms of cultural interaction across the sea, rendered ineffective the Greek centers on the long North African coastline; nor can it be denied that Muslim control resulted in the development of an autonomous zone that received its determining impulses from the East and whose principal concern with the Mediterranean was to extend domination; and even this impulse was irregular and tended to weaken after the conquest of Sicily. Besides, the contacts of raids and piracy, a modicum of dispensable trade and voyaging, in no way compensated for that unity of the Mediterranean which was, in a sense, the basic and the decisive fact of the Graeco-Roman period. From the seventh century onward the Mediterranean is divided among three culture areas and never less than three sovereign powers whose kinship is in their cultural ancestry and spiritual aspiration, but that do their best to encroach upon, and, failing this, to insulate one another.<sup>5</sup>

There has not been enunciated a Pirenne thesis in regard to the steppes and forests north of the Caucasus; it would presumably be difficult to argue for political isolation and economic and cultural decline in what is now European Russia as a result of the Muslim advance to Derbend. In fact, the connections between Iran and the North (or Northwest) do not seem to have suffered;

<sup>5</sup> It is perfectly true that most major traits of the early Middle Ages in the West, economically as well as culturally, were in evidence way before the Arab invasion. But this invasion made the Tyrrhenian Sea into a frontier and the southern (and eastern) coastlands of the Mediterranean into foreign country — in point of mores, language, culture, religion, style of public and private life. The underlying similarities would not have sufficed to make the visitor from Christendom feel at home. MARC BLOCH succeeded to evoke the significance of the change brought about by the Muslim conquest in one brief and balanced page; cf. *Une Mise au point: les invasions, Mélanges historiques*, (Paris, 1963), I, 110–141, at pp. 122–123.

if anything, trade and the import of artifacts would seem to have increased.<sup>6</sup> But it suffices to read the report of an Ibn Faḍlān (921/22) and an Abū Ḥāmid of Granada (1080/81–1169/70; the relevant travels extend with interruptions from 1131 to 1153) to realize the distance between the culture of the North and the culture(s) of Islam. The Arab travellers report in a tone one might use of savage and at best, of strange and bewildering men and peoples. Where there are Muslims, they are recipients not contributors; they are, in every sense of the word, on the outside, and no urge is felt to win those lands for the faith. Beyond the orbit of Turkic groups, affinity to Islam appears to end. The pagan culture of the North is still intact, and when it succumbs it yields to Christian encirclement. The ruthless self-assurance of the Norseman is reminiscent of the ruthless self-assurance of the early Arab conqueror. The same fascination of power that surrounded the Arab Muslims radiated from the Northern conquerors of Russia. The superiority of Byzantium emerged from bitter testing. No shared spirituality drew together two areas that geography and the limitative stabilization of Islam tended to keep apart.

<sup>6</sup> Cf. the article, rich in references, by T. LEWICKI, *Il commercio arabo con la Russia e con i paesi slavi d'Occidente nei secoli IX–XI*, *Istituto Universitario orientale di Napoli. Annali*, n.s., VIII (1958), 47–61.





H. CORNELL

## ST. BRIDGET

The religious currents, which dominated Europe, one after the other during the time of St. Bridget, are clearly reflected in sculpture and painting. In her youth, in the beginning of the 14th century a deep religious conception predominated. It gave expression to the devoted contemplation of the sufferings of Christ, which in the spirit of St. Bernhard had been developed by St. Francis of Assisi, and then so to say had been organised by St. Bonaventura. This predilection for the tragic, that has got its great monument in Dante's journey to hell and purgatory, has left many traces in Italian art of the 13th century. We find works of this kind north of the Alps from about 1300. From this time date the spiritualized sculptures of apostles and prophets on the cathedral of Strasburg. This style flourished until the middle of the century. During the period of the religious tragical style, motives of the Virgin of pietà and of Christ bearing his cross evolved into independent representations in art. An example is to be seen in the almost caricatured tragical pietà sculpture in Veste Coburg. During this period and from this kind of comprehension St. Bridget had received impressions decisive for her whole life. When she at the age of 46 — she had just become a widow — in 1349 set out on her journey for Rome, her strange character developed under these conditions was already formed.

Before the earnest religious style, founded on the monastic ideal, quite another, optimistic conception had prevailed, which has stamped the harmonious and elegant works, which from the middle of the 13th century were created by the Paris sculptors in the spirit of the wordly, French aristocracy. The best representative of this is the statue of Our Lady in the north porch of Notre Dame in Paris. Compared with her cheerful, radiant figure, the

uncertainty, the helplessness, the sentiment filled with conceptions of suffering in the art of the beginning 14th century sets off clearly.

The religious style again was met in the middle of the 14th century by a mighty opposition, a realistic mind and way of thinking, that as a strong contrast to the spiritualizing and refinement of the religious style turned towards the commonplace, the obvious, the ugly, even the coarse. This style, which also has got positive qualities in its power and heaviness, as is seen for instance in sculptures in Prague from about 1360 by Peter Parler, has been called the first bourgeois realism. Certainly St. Bridget could express herself in a realistic — even drastic way, she was however eagerly adverse to the realistic style because of its predilection for triviality and its lack of veneration for holyness. We shall see an example of her endeavour to remove such features from art in her revelation of the nativity of Christ. The bourgeois realism is from about 1380 followed by the period of the great harmony, the characteristic of which are the beautiful forms, the softly curved, unbroken lines and the lyric refinement. St. Bridget died in 1373 and consequently did not live to witness this period, which with enthusiasm adopted her effort to deliver art from the commonplace element, that had penetrated the representations of the life of Christ. Even if she never dreamt of the lyric, often equally worldly as spiritual loveliness of the beautiful, international style, that would follow about 1400, she however actively contributed to prepare the way for its ideals.

Only a few of St. Bridget's revelations have been represented in painting, sculpture or the graphic arts. Among these *one* however, that is the revelation about the birth of Christ, which St. Bridget received while visiting Bethlehem in 1372, has given the impulse to a totally new formation of this subject, at first in Italian art, later also north of the Alps. St. Bridget surely had no evident artistic ambition. But she was aware that the growing realism in the representations in art of the events of the Gospels often had led to triviality and banality, and reduced them to more commonplace scenes. It is scarcely astonishing, if St. Bridget disapproved of such pictures which for instance illustrate the poorness of the holy Family by representing Joseph taking off his trousers and using them to wrap in the new-born child with, because everything was missing, even swaddling-clothes. To St. Bridget it was by no

means the question of describing a natural event. The birth of Christ was and remained something supernatural. We may remember that St. Bridget in another connection has revealed something essential about her religious attitude, when she declared that divinity is totally incomprehensible to man and that Christ chose human shape, to make it possible for us to conceive anything at all of him and what he said. That St. Bridget succeeded in her intentions when she wanted to deliver art from the trivial taste, is connected with the fact, that the period which took charge of the inheritance from her was as a whole affected by a taste for beauty, refinement and idealizing of the human world. St. Bridget was one of the first to react against the low realistic taste, dominating Europe in the middle of the 14th century. Though generally not giving the impression of a lyrical person, St. Bridget anticipates the great lyric period of about 1380–1430 in occidental art.

St. Bridget's attitude to art is most clearly to be seen in her revelations of the nativity. She had been occupied to work it out and pondered over its contents at least during 15 years, or from the day where the Virgin in an earlier revelation had promised her that she once would come to Bethlehem, where St. Mary would show her, as she had said "how it was when I begot my son". She received the revelation in the church of the Nativity in Bethlehem, and made it after her return to Italy immediately known. She was anxious to reform the comprehension of the birth of Christ, and was eager to propagate for the circulating of her opinion of how it happened. This is made quite evident from a special and further revelation about the nativity, in which St. Mary enforced on her the importance of that St. Bridget's vision of the nativity were acknowledged as the only truthful description of it. Her words are clear enough, and they show, that St. Bridget insisted upon that her version of the birth was something new, that was opposed to the prevalent comprehension. As St. Mary says: "And this thou shalt know, that though people assert, that my son was born in the ordinary way, it is still true and above all doubt that he was born, as I told thee before, and as thou now have behold".

In her revelation in Bethlehem St. Bridget anew saw the drama of the birth before her eyes. Through many characteristic details her description differs from the reports of others. She saw St. Mary and Joseph coming, how they with the ox and the ass sought

shelter in the cave. Joseph, usually described as a trivial, even ridiculous figure, means to St. Bridget a worthy and holy man. He lighted a candle, which he left in the cave, and then went outside, so that he might not be present at the birth. Then the virgin pulled off her shoes, drew off the white mantle, removed the veil from her head, laying it by her side, thus remaining in her tunic alone, her hair falling down her shoulders. Then she produced two small linen clothes and two woollen ones in which to wrap up the child who was to be born. When all this was prepared she knelt down in an attitude of prayer, the hands extended and suddenly, in a moment she gave birth to her son. All of a sudden the infant was lying on the ground, and from him radiated an ineffable light. When St. Mary felt she had born the child she greeted it with the words: "Be welcome my God, my Lord and my Son".

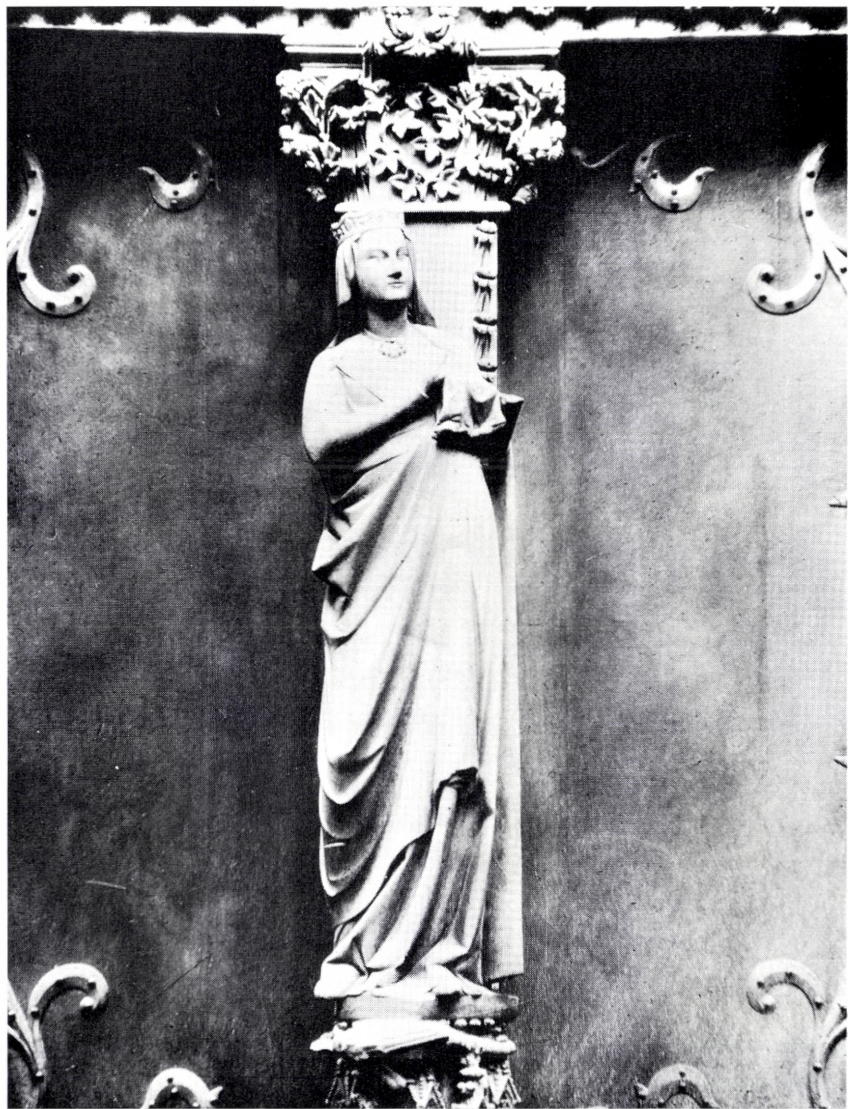
Of greatest importance in St. Bridget's vision is the kneeling of St. Mary in attitude of prayer. Earlier she always was represented as a woman in childbed as in this fresco in Rome by Cavallini from the end of the 13th century. This idea of St. Bridget was soon adopted by the Italian painters. As early as in 1380, such a representation is mentioned in the church of St. Antonio extra muros in Naples and at the end of the nineties or about 1400 a fresco was painted in Sta Maria Novella in Florens in accordance with St. Bridget. St. Bridget herself is represented at the side, watching the event, a fact that puts beyond all doubt that the picture refers to her revelation and is not meant as merely a representation of the nativity. In the same way she is depicted at the side of the nativity in several other Italian paintings. Before long the new interpretation of the Nativity is also introduced in art north of the Alps, and also here we find instances of the Saint watching the scene. From about 1420 the new scheme has been generally accepted. St. Bridget had reached her aim: the realistic representation of St. Mary as a woman in childbed had disappeared from art.

If the praying attitude of the Virgin is a novelty introduced by St. Bridget, on the other hand her revelation has contributed to the reintroduction of an old-fashioned detail, which the gothic art north of the Alps had discarded from the Nativity, that is the Byzantine cave. St. Bridget mentions however the cave only by the way, even though the cave to her meant the evident place for



Pietà; Vestibule Coburg.

Pg. 57.



Our Lady of the North Porch; Paris, Notre Dame.



The Monument of Ottokar I; Cathedral, Prag, by Peter Parler.

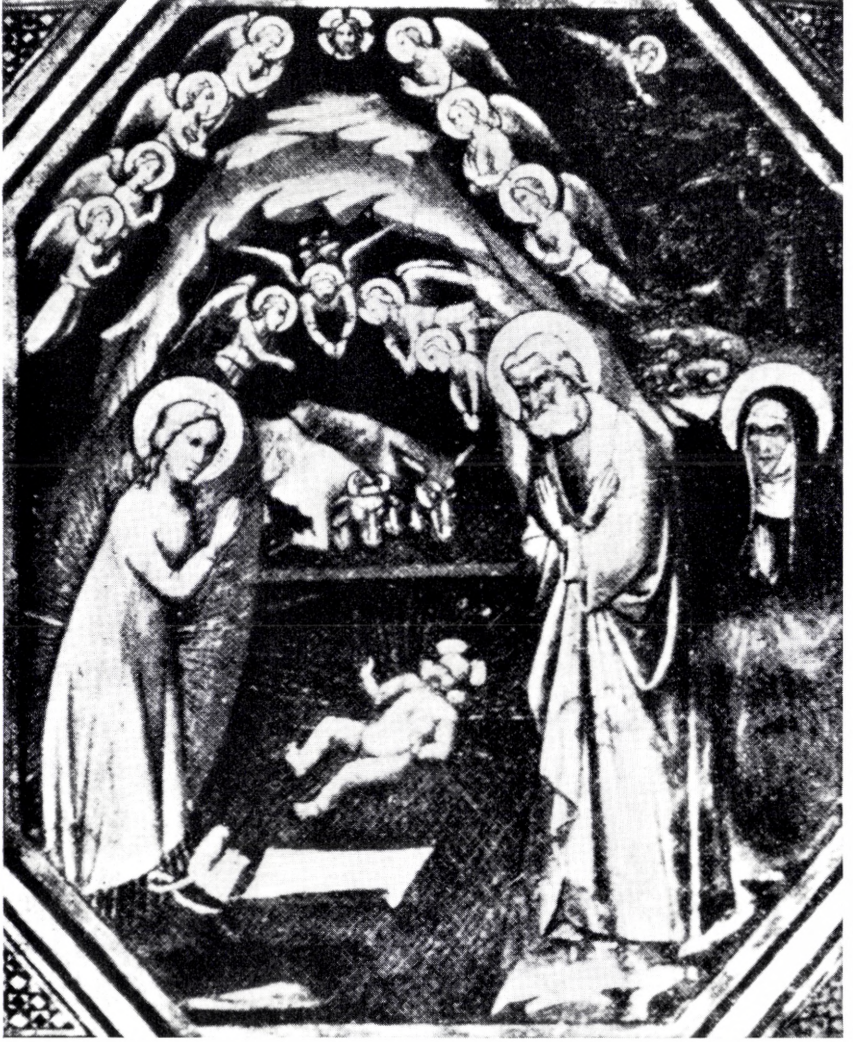


The Coronation of the Virgin;  
 by Pol de Limbourg, from the «Très riches Heures» du Duc de Barry.  
 Pg. 58.





Nativity; S. Maria in Trastevere, Rome, by Pietro Cavallini.



Nativity; S. Maria Novella, Firenze, about 1395.



Nativity; les Heures de Milan.

Pg. 61.



Crucifixion, by a follower of Guido da Siena; Wellesley, Mass., U.S.A.

the birth. The fact that the cave was reintroduced in the French painting, as in this miniature of the Heures de Milan, is not only to be considered as an influence from St. Bridget but also from Italy. The Byzantine cave had namely never been excluded in the gothic art of Italy. We just saw it on the fresco of Sta Maria in Trastevere by Pietro Cavallini. Later the conception of the nativity-cave survived as a cellar-window or a pit in the earth admitting a view into the cave, which we sometimes come across in Nativity scenes of the 15th and 16th centuries.

If we now are going to consider a revelation which St. Bridget has composed of material which she has found in art, we choose one of her chief experiences, namely the revelation she received 1372 in the church of the Holy Sepulchre of Jerusalem. She here beheld the whole drama of the crucifixion and has given us a detailed description of it. She was acquainted with many from each other in smaller details differing narrations of the theme. But surely she also has seen and been impressed by pictures, such as this one of the 13th century painted by a successor of Guido da Siena. We shall only point at the most characteristic features. St. Bridget saw the rock of Golgotha and a hole in it, where the cross was fastened. She saw how they erected the cross and wedged it into the fissure of the rock with wooden nails, hammered down by the executioners (tormentors). She saw how they made an arrangement of ladders, on which Christ and the executioners could mount. She saw how the Saviour was fastened on the cross with one nail through each hand. One foot was crossed over the other, then both feet together were fastened with two nails. When the drama of death was completed and they had taken down the body of Christ, St. Bridget saw the mourning Mary, sitting with the body of her dead son on her knees (an analogy with the Virgin of Pietà so called Pietà in art).

In the well-known and in art usual iconography, Christ is as a rule fastened on the cross *before* it is raised. In literature the previously (in advance) raised cross occurs in St. Bonaventura. Most likely St. Bridget has seen pictures of the kind our slide shows, they were however not very common.

When St. Bridget finally beholds the Virgin sitting with the Corpus Christi on her knees, she surely has taken the motive from art. It belonged to the new, tragically sentimental motives

created by the intense piety in the beginning of the 14th century. To the earliest known works of art with this motive belongs the exaggerated description of affliction and pain we have seen in the sculptured pietà in Veste Coburg from about 1320. The motive had very soon grown popular in art and was frequent in the time of St. Bridget. In literature it appears as soon as shortly after the middle of the 13th century. It is mentioned by St. Bonaventura in authentic works in a way, which presumes that it was commonly known. Telling us after the crucifixion that the Virgin held the body of her dead son upon her knees, he adds: "Ut pie creditur", "as we piously believe" — hence, a reservation, it shows however that the motive even at this time belonged to a current tradition.

If somebody now asks to what extent St. Bridget herself has created the literary motives, not taken from the Bible, it is to be considered that for the middle ages the originality of a work or of an author was a question of less importance. Narratives intended to enrich the sometimes spare epic matter of the Gospels, formed a long and rich tradition, which St. Bridget followed. Many of the religious motives, described by her, we meet in earlier authors; they were however so well known, that the exact origin cannot be fixed with certainty. Evidently she could, like St. Bonaventura often have added: "ut pie creditur", in that way telling us that she had taken the motive from a current tradition. The meditations of Pseudo-Bonaventura have been pointed out as the chief source for the iconography of the late middle ages. The contents of this book are however also to be found in other connections. The almost generally accepted theory of EMILE MALE about the meditations, ought to be considerably modified. The *authentic* works of Bonaventura on the other hand must be regarded as primary sources, from which the unknown Franciscan, who compiled the meditations, fetched most of his matter. We now know that he was not — as used to be believed — identical with Johannes a Canlibus. Possibly St. Bridget has, through her own reading and quite certainly through discourses with her confessors and other learned persons, been acquainted with a good deal of Bonaventura's ideas, surely also the Meditations. For us it is of importance to state, that she did not take the essential in her revelation of the nativity from the Meditations. The kneeling position of the Virgin is in the Meditations not sanctified and supernatural as by

St. Bridget, but considered as the position of an earthly woman while bearing. This is made evident by the annexed columns alluding to a more or less spread, popular belief, that the act of the birth would be made easier, if the confined woman stood up-right holding on to a post or a column.

For the north-south communication in mediaeval Europe the personality and work of St. Bridget was of the greatest importance. Through her confessor Matthias, dean of the chapter of Linköping, she acquired in her youth much knowledge, which he had collected while studying in Paris and Italy. At her arrival in Rome she possessed already a broad religious education. Through her many friends in Italian aristocracy, through frequent conversations and correspondence with her confessors and other learned men in Rome, her knowledge was multiplied. With her revelations it was sent out to all parts of occidental christianity. She always remained in Rome, where she had lived for 24 years when she died in 1373. But in the shape of the revelations, and through the convent that she had founded, she mentally returned to her northern native country. The history of herself and of her thoughts therefore gives us an impressing idea of the perpetual reciprocal communication between the north and the south in mediaeval Europe.





F. J. BILLESKOV JANSEN

## L' HÉRITAGE EUROPÉEN DE KIERKEGAARD

Dans l'histoire de l'influence de Kierkegaard on peut distinguer plusieurs courants, deux surtout, l'un émanant des écrits pamphlétaires par lesquels le philosophe attaquait l'Eglise protestante et l'autre ayant pour origine ses ouvrages proprement philosophiques et théologiques.

Depuis la mort de Kierkegaard, en 1855, le défi qu'il avait lancé aux pasteurs n'a cessé de hanter le clergé nordique et allemand : est-il permis à un chrétien de gagner de l'argent en prêchant la pauvreté du Christ ?

Les titres des écrits de philosophie chrétienne que KIERKEGAARD publia de 1843 à 1846 sont devenus autant de mots d'ordre ou de slogans dans les débats philosophiques modernes : *Ou bien . . . ou bien . . .* ; *Crainte et tremblement* ; *La Répétition* ; *Le Concept d'angoisse* ; *Les Miettes philosophiques* ; *Post-scriptum aux Miettes philosophiques*. L'idée-force de ces ouvrages, c'est que toute vérité éternelle se communique par l'intermédiaire d'un individu ; c'est en ce sens que « la subjectivité est la vérité ». La grande originalité de Kierkegaard se révèle lorsqu'il applique sa thèse à la situation du philosophe. Le système de Hegel était une tentative grandiose pour tout comprendre, pour mettre tous les phénomènes à leur place. C'est en face de cette imposante construction intellectuelle que Kierkegaard fait la remarque que dans ce système, nulle chose ne doit faire défaut, même pas un tout petit machin comme Monsieur le professeur, qui écrit le système (Cf. *Post-scriptum*, éd. française, 1941, p. 81). Et par cette phrase, tout se trouve renversé. Quand il s'agit des grands problèmes de la vie, l'objectivité est une impasse ; plus un homme devient objectif, plus il a étouffé son propre Moi, et c'est dans ce Moi que sont les problèmes. Si je veux savoir, par exemple, ce que c'est que de mourir, je ne

puis être satisfait de recueillir des indications sur les différentes causes de la mort et sur ce que mourir veut dire en général. Le fait que je meurs n'est absolument pas quelque chose de général.

Ce sont ces raisonnements, et d'autres du même esprit, qui ont contribué efficacement à fonder en Allemagne et en France une philosophie de l'existence. Or, dans l'intervalle qui sépare Kierkegaard de HEIDEGGER et de JASPERS, de JEAN-PAUL SARTRE et d'ALBERT CAMUS, l'apparition de Nietzsche avait préparé le terrain. Indépendamment de Kierkegaard, que NIETZSCHE n'a connu que très tardivement, le philosophe allemand s'attaqua à l'esprit de système philosophique. La raison a toujours tort, toute systématisation est une sorte d'escroquerie. Pour Nietzsche, ce sont nos instincts qui produisent nos opinions en apparence raisonnables et nos idées du bien et du mal. A la base de tout, nous trouvons la volonté de puissance. La phénoménologie de HUSSERL vient s'ajouter à la double influence de Kierkegaard et de Nietzsche, lorsque Heidegger et Jaspers, au lendemain de la première Guerre mondiale, fondèrent l'école allemande de l'existentialisme. Et c'est chez Husserl et Heidegger que, sans nul doute, SARTRE est allé puiser presque toutes ses idées — en ajoutant un certain nombre qu'il emprunta directement à Kierkegaard, et en les rapprochant de celles de Karl Marx. Dans son grand ouvrage récent, *Critique de la raison dialectique* (1960), JEAN-PAUL SARTRE s'oppose au marxisme officiel et figé en des termes qui rappellent la critique de Kierkegaard à l'égard de l'Eglise officielle danoise.

GABRIEL MARCEL, qui est très proche de Jaspers, avait publié la substance de sa pensée en 1925, c'est-à-dire avant les ouvrages décisifs de Jaspers. L'existentialisme chrétien de Gabriel Marcel est également fondé avant qu'il ait pu faire une étude approfondie de Kierkegaard. Il trouve en Kierkegaard un frère d'armes. La même chose est arrivée au philosophe espagnol Unamuno, dans sa lutte contre la pensée spéculative, ainsi qu'au philosophe russe LÉON CHESTOV qui, dans son livre *Kierkegaard et la philosophie existentielle* (1936), rapproche Kierkegaard de Dostoïevsky. Chez l'un et l'autre il trouve la même foi dans l'absurde ou l'impossible.

Dans le domaine de la théologie protestante, on peut souligner que KARL BARTH, en s'appuyant expressément sur Kierkegaard, a mis l'accent sur la différence qualitative qui sépare l'éternel et le temporel, Dieu et ses créatures. Et dans le monde catholique, le

PÈRE FABRO, qui a publié une importante *Antologia kierkegardiana* (1952), à l'usage des lycées italiens, a exprimé sa plus grande admiration pour Kierkegaard, qui écrit que seul un Dieu tout-puissant peut créer un être absolument libre.

La doctrine de Kierkegaard, selon laquelle l'éternel passe par le temporel, s'applique aussi à ses rapports avec les nations européennes. Il a libéré ou confirmé chez elles des éléments profondément nationaux. Le rôle permanent de Kierkegaard, c'est de rendre à la *nation* comme à la *personne* l'âme qui lui est propre. Il dégage chez tous ses disciples ce que chacun d'eux possède de plus profondément personnel, en un mot d'unique. Kierkegaard est le Socrate du monde moderne.



ERICA SIMON

## L'UNIVERSALITE DE GRUNDTVIG

A l'époque qu'on appelle « L'Age d'Or » des Lettres danoises, deux auteurs ont acquis une réputation mondiale: le conteur H. C. ANDERSEN et le philosophe SØREN KIERKEGAARD. Leur contemporain, N. F. S. GRUNDTVIG, trop spécifiquement danois, trop bruyamment nordique, n'a pas obtenu droit de cité dans la littérature universelle. A vrai dire, ce n'est pas dans les Belles-Lettres que Grundtvig trouve la place qui lui est due. Il est plutôt l'un de ces « Maîtres à penser » dont les vues originales et audacieuses ont marqué d'innombrables disciples, et continuent de le faire. Davantage même: on peut toujours affirmer avec GEORG BRANDES que « la vie et l'œuvre de Grundtvig constituent l'un des piliers sur lesquels est construit le Danemark d'aujourd'hui ».

Mais comment, en lui rendant justice, camper devant vous cette personnalité monumentale qui doit tout son relief au contexte historique dans lequel il a vécu? Poète et historien, théologien et réformateur religieux, pédagogue et homme politique, Grundtvig se livre à nous travers une œuvre si riche et si variée qu'il est difficile, sinon impossible, d'y faire un choix sans passer à côté de l'essentiel. De plus, cette œuvre, si on la saisit « sur le papier », dans les 30 000 pages qu'elle comprend, est d'un accès difficile, même pour le Danois d'aujourd'hui, à plus forte raison pour l'étranger. En effet, pour la comprendre, il faut être familier de l'histoire ancienne du Nord, mais peut-être est-il plus nécessaire encore d'avoir pénétré dans les secrets de la langue de Grundtvig: chez lui, les mots les plus courants prennent de sens particulier, les images, à la fois concrètes et obscures, se substituent aux métaphores auxquelles est habitué un lecteur cultivé, et de nombreux néologismes demandent un véritable travail d'exégèse.

Cette langue singulière est le véhicule d'une pensée que les esprits éclairés de son époque jugeaient déjà anachronique. Il leur semblait entendre une voix, à la fois tonitruante et naïve, sortant des tombeaux des ancêtres. Mais, fort curieusement, ce revenant des temps révolus se trouvait toujours du côté du progrès et de l'avenir: ce n'est pas pour rien que ses disciples l'ont appelé le « Heimdal » de son époque, voyant en lui l'incarnation de ce dieu de la mythologie nordique à qui il faut moins de sommeil qu'à un oiseau, qui, de jour et de nuit, voit à des centaines de milles de distance, qui entend pousser l'herbe dans les près et la laine sur le dos des moutons. C'est le dieu qui scrute l'avenir . . .

Pour le sortir de ce contexte si spécifiquement nordique, tentons de situer Grundtvig dans d'autres perspectives.

Contemporain de LAMENNAIS — beaucoup d'idées essentielles de son univers spirituel datent de l'époque des *Paroles d'un Croyant* — il peut faire penser au lointain disciple de ce premier catholique libéral français: en effet, Grundtvig a en commun avec EMMANUEL MOUNIER, le fondateur de la revue *Esprit* et le créateur du *Personnalisme*, le goût de l'action, le désir de l'engagement temporel. Grundtvig a cru comme Mounier qu'« il n'est pas de révolution spirituelle qui ne tende à se réaliser dans l'action ». Et comme Mounier, Grundtvig a écrit pour intervenir dans le cours des événements, pour les orienter selon ses convictions profondes.

Et pourquoi ne pas évoquer à son sujet TEILHARD DE CHARDIN? Avec les éléments de son époque — on devine combien ils sont différents de ceux dont disposait le père jésuite! — Grundtvig a tenté, comme lui, de donner de l'évolution de l'homme et du monde une vision globale, aussi fascinante que celle de Teilhard — et sans doute aussi contestable.

Bien entendu, ces rapprochements sont boîteux, comme le sont tous les parallèles, mais ils permettent peut-être de donner une idée des dimensions peu communes, du rayonnement exceptionnel de N. F. S. Grundtvig; ils peuvent servir à le classer dans une certaine famille spirituelle: Grundtvig est un penseur chrétien, un visionnaire, une âme passionnée d'action pour qui « le livre » n'est qu'un pis-aller: il aurait pu dire avec Mounier que *toute pensée est action*.

Personne n'a parlé avec plus de mépris que Grundtvig du

« fumier de livres » — voici un exemple du style grundtvigien — produit par ces gens — les savants — dans les veines desquels, au lieu du sang, circule de l'encre. Un livre, — le mot écrit — n'avait de valeur pour Grundtvig que dans la mesure où il devient un acte. Pour rester fidèle à la pensée grundtvigienne, il me semble qu'au lieu d'analyser ses livres, il serait mieux d'essayer de trouver dans cette œuvre immense des idées qui peuvent encore de nos jours — je reprends l'une de ses formules les plus célèbres — « *servir les besoins du moment présent* ».

Je voudrais d'abord reprendre à mon compte l'interprétation qu'a donnée de la pensée de Grundtvig l'un des esprits les plus riches et les plus profonds du Danemark. Dans une étude consacrée à Kierkegaard et à Grundtvig, VILHELM GRÖNBECH a soutenu que Kierkegaard se situe à la fin d'une époque, en poussant jusqu'à l'extrême limite et à son plus subtil achèvement, l'une des tendances fondamentales de la culture européenne: l'individualisme. Selon le penseur danois, les origines de cet individualisme remontent au Moyen Age, à la quête mystique de Dieu à laquelle se livrait l'âme solitaire, il fut exalté à l'époque de la Renaissance, continué par le romantisme pour s'achever avec l'individualisme de la culture bourgeoise. A cette tendance fondamentale de la culture européenne, Grönbech oppose Grundtvig, dans lequel il voit le porte-parole d'une époque nouvelle, la nôtre, ardemment engagée à établir les liens de solidarité entre les hommes et en quête d'une pensée communautaire. — Notons en passant que les traits communs entre le fondateur du Personnalisme et N. F. S. Grundtvig se précisent! — Et Grönbech évoque le poète lyrique dont le chant solitaire retentit dans le désert, pour lui opposer Grundtvig qui donne à son chant la résonance d'un peuple de fidèles, du reste, d'un peuple tout court — *son* peuple.

*Son* peuple? On ressent incontestablement un malaise. Porte-parole d'une époque nouvelle, cet esprit qui exalte son propre peuple? Ne nous ramènerait-il pas plutôt à des idées périmées? Beaucoup l'ont cru, certains n'ont même pas hésité à trouver chez ce chantre de la *danité* quelques idées chères au nazisme. C'est une erreur fondamentale, due à l'ignorance du contexte dans lequel se situe le volet « *national* » de la pensée de Grundtvig, et ce sont précisément les rapports qu'il établit entre « *lë national* »

et « *l'universel* » qui, à mon sens, donnent à la pensée de Grundtvig son actualité. Pour m'expliquer, je vous invite à faire un saut dans le temps et dans l'espace: du Danemark au siècle dernier à l'Afrique du 20<sup>e</sup> siècle.

Un ethnologue belge a fait récemment un curieux rapprochement entre notre époque et celle qu'en France on appelle encore communément l'époque des invasions barbares. Il y a quinze siècles, dit-il, nos ancêtres germaniques enlevèrent à l'empire romain sa suprématie jusqu'alors incontestée. A l'heure actuelle, c'est l'Occident qui est en train de perdre la sienne: des peuples neufs arrivent en grand nombre sur la scène du monde; déjà majoritaires, ils pèsent de toute leur influence sur les destins politiques du globe, ils marqueront aussi l'évolution culturelle de l'humanité.

Notre horizon culturel traditionnel nous empêche d'accepter des civilisations qui, pour beaucoup d'entre nous, sont l'œuvre de peuples « primitifs », peuples auxquels nous refusons le droit et la capacité de produire ce que nous appelons communément la culture. Nous n'avons pas encore dépassé la conception de l'humanisme tel qu'il naquit à l'époque de la Renaissance, humanisme qui offre aux hommes un modèle, *un seul modèle*, fondé sur les traditions de l'Europe cultivée, et que nous consentons à mettre à la disposition d'autres peuples, sans nous douter que ceux-ci ont vécu selon d'autres traditions culturelles — les leurs — et que leurs structures mentales sont très différentes des nôtres.

C'est contre cet humanisme que se révoltent maintenant les penseurs des peuples neufs, en Afrique notamment.

A notre « *humanisme universel* », cet humanisme de l'homme blanc, qui se voit et se croit unique, l'un des leaders de l'Afrique intellectuelle d'aujourd'hui, le président du Sénégal, LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR, oppose « *l'humanisme de l'universel* », entendant par là un humanisme qui est le produit, la somme des apports de tous les peuples. Dans la pensée de Senghor, l'individualité culturelle africaine, qu'on appelle « *la négritude* », n'est aucunement l'affirmation orgueilleuse et exclusive — nationaliste si vous voulez — de la personnalité nègre, mais la négritude, je cite Senghor, « *est le don de l'Afrique à 'l'humanisme de l'universel'* ».

Je suis frappée de la similitude de pensée entre Senghor et Grundtvig. A plus d'un siècle de distance, le penseur sénégalais conçoit les problèmes culturels africains et les formule tels que



Grundtvig les a conçus et formulés pour le Danemark. A la notion de *négritude* chez Senghor, correspond chez Grundtvig celle de *folkelighed*. Dérivé de *folk*, le peuple, dans le sens de la nation, le mot *folkelighed* est au centre de la pensée grundtvigienne et signifie la rupture avec la culture contre laquelle il n'a cessé de lutter toute sa vie : celle de la Renaissance, culture véhiculée par des langues étrangères — mortes même — et fondée sur des valeurs culturelles auxquelles le peuple ne pouvait accéder, culture réservée à l'élite, donc culture qui consacrait entre le peuple et l'élite une rupture qui rendait l'élite étrangère au peuple.

Ces idées se heurtaient, du vivant de Grundtvig, à une résistance farouche de la part de « l'intelligentsia ». Ses adversaires s'alarmaient de le voir trancher les liens avec la culture européenne, cette culture que le Danemark avait reçue tardivement et qui l'avait sorti enfin de son ancienne barbarie. Les idéologues africains de la *négritude* s'exposent aujourd'hui à la même critique, venant à la fois de l'Occident et de l'Afrique, de ceux que la politique dite d'« assimilation » a rendus sourds à l'appel de la culture africaine. Leurs adversaires prétendent que la *négritude* couperait l'Afrique de l'évolution occidentale en la maintenant à un niveau culturel à tous points de vue inférieur d'où résulterait un retard qu'il serait à jamais impossible de rattraper. Dans les deux cas, celui de Grundtvig et celui de Senghor, les adversaires isolent *folkelighed* et *négritude* du contexte dans lequel s'insèrent ces deux notions : pas plus que Senghor ne le fait aujourd'hui, Grundtvig ne prêchait un repli sur soi, le retour à un passé, révolu, un étroit nationalisme culturel qui ne peut être qu'un appauvrissement. Mais Grundtvig pensait, comme Senghor le pense aujourd'hui, qu'un être humain, pour s'épanouir pleinement, qu'un peuple pour être vraiment lui-même, devait obéir à ses propres lois. Et c'est en tant qu'individualités nationales, en puisant dans la plénitude de leur être propre, que les peuples — tous les peuples, sans discrimination aucune — peuvent apporter à l'oeuvre commune de l'humanité leur part singulière, pour élaborer ce qui est devenu dans la pensée de l'Africain Senghor : *l'Humanisme de l'universel*.

C'est délibérément que j'ai sorti Grundtvig de sa « gangue grundtvigienne », c'est-à-dire que je l'ai dégagé de tous les problèmes spécifiquement danois ou nordiques, pour situer sa pensée

face à un problème qui, à plus ou moins longue échéance, déterminera notre destin d'Européens. Ce faisant, j'ai cru être fidèle à la pensée grundtvigienne. « Le Vieux », comme ses familiers l'appelaient, s'il revenait aujourd'hui parmi nous, jetterait sans doute par dessus bord bon nombre de ses livres pour n'en garder que « la substantifique moëlle ». Il en conserverait précisément ce qui peut « *servir les besoins du moment présent* », éclairer l'homme sur les problèmes que lui pose l'époque dans laquelle il vit. C'est en ce sens, et en ce sens seulement, que Grundtvig est toujours vivant, et cela même en dehors des étroites limites de sa petite patrie.

L. L. HAMMERICH

## EPILOGUE DU COLLOQUE NORD - SUD

Nous sommes tous pleins d'une gratitude profonde envers nos collègues qui ont pris part au colloque, surtout envers ceux qui ont accepté de s'imposer la lourde charge de faire les introductions aux discussions, c'est-à-dire de résumer en 20 minutes quelques résultats de leur travail scientifique de plusieurs années !

M. LIXACEV était vraiment un chevalier sans peur et sans reproche. Il a défendu ses couleurs d'une manière très noble et très spirituelle; il n'a pas dénigré les normandistes; il nous a montré que les normandistes et les antinormandistes, tous les deux, ont eu de bonnes raisons pour leurs thèses, mais qu'il faut des raisons encore meilleures, à fournir par des recherches plus étendues qui tiennent compte d'une manière plus juste de ce que nous pouvons savoir sur la société russe telle qu'elle était – par exemple à Novgorod – quand elle a été frôlée par les Scandinaves, bousculée par les Byzantins.

M. LOZOVAN est linguiste, ou plutôt historien d'observance linguistique, et nous avons reconnu avec plaisir que les arguments linguistiques tels qu'ils ont été employés par notre ancien maître Vilhelm Thomsen – qui était le premier à aborder la question de l'origine du duché de Kiew – ont encore une valeur qu'on ne devrait pas minimiser. Néanmoins, outre les lignes directes entre la mer Baltique et la mer Noire, nous avons remarqué avec un intérêt spécial les faits qu'il a dégagés concernant l'influence italienne sur les régions du Pont-Euxin, vers la fin du Moyen Age. Et cela a été complété d'une manière très heureuse par une intervention remarquable de M. CONDURACHI, qui, bien qu'il ait réparti les couleurs d'une autre manière que M. Lozovan – a montré que les liens entre l'Italie antique et la Roumanie ont subsisté plus longtemps qu'on ne l'ait peut-être cru.

Avec M. DE FISCHER nous nous sommes déplacés vers l'Ouest, au milieu du problème central du colloque, mais éclairé d'une lumière pas trop bien connue de la majorité des historiens de la culture. M. de Fischer a montré que justement les courants de l'influence musicale nous font voir, d'une manière particulièrement claire, les interactions culturelles entre le Nord et le Sud de l'Europe à la fin du Moyen Age et au commencement des temps modernes. Il fait réfléchir qu'il s'agit de cette musique italienne qui est devenue absolument dominante aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et qui ne vient d'être détrônée – péniblement – que de nos jours.

Et alors nous autres humanistes avons reçu des éloges, dont nous pouvons être fiers ! M. THORKIL KRISTENSEN nous a donné des informations sur le grand travail des économistes et des sociologues en faveur des pays sous-développés et il nous a appelés à collaborer.

C'est comme avec une des grandes fondations américaines qui voulait atténuer les souffrances de l'humanité. On a commencé avec des subsides pour la médecine. On a découvert très tôt qu'il fallait aussi subventionner les sciences en général, la chimie, la physique, etc. Et les sciences sociales, si l'on voulait appliquer la médecine et l'hygiène d'une manière raisonnable. On a finalement reconnu que les sciences sociales ne s'appliquent pas sans connaissance de l'histoire, non seulement de l'histoire politique, mais aussi de l'histoire culturelle, de l'histoire de la religion, de l'art, et que l'histoire présuppose, par exemple, la linguistique.

Finalement, la Fondation Rockefeller s'est vue forcée de s'occuper de toutes les sphères des sciences, des sciences proprement dites comme des sciences humaines.

Voilà ce qui se répète maintenant quand le temps présent attaque le problème Nord-Sud sous l'angle social.

Nous autres ne doutons pas de la valeur intrinsèque de nos sciences humaines, mais il fait bon d'avoir confirmation du dehors, que le pain et la santé ne suffisent pas.

L'humanité ne peut pas vivre sans les sciences proprement dites, mais elle ne peut pas vivre heureuse sans les sciences humaines.

Et alors M. YAMAMOTO est venu et nous a donné une orientation tout à fait nouvelle, une vue merveilleuse. Les expéditions

aux mers méridionales, entreprises par quelques empereurs de Chine au XV<sup>e</sup> siècle, auraient pu donner – si elles s'étaient poursuivies encore quelques décades – aux Chinois la route maritime de l'Europe, tandis que l'histoire actuelle a donné vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle aux Portugais la route maritime aux Indes. L'intervention de M. PRUSEK a montré que cette évolution des événements n'était pas accidentelle, qu'il y avait des raisons sociales pour l'échec final des Chinois comme pour le succès des Européens.

Les Chinois ont touché les côtes arabes et africaines, et c'est de l'Arabie et de l'Afrique qu'est parti M. VON GRUNEBaum pour nous révéler les raisons internes du rythme surprenant dans lequel se dégage la poussée islamique vers le Nord, vers l'Europe. En moins d'un siècle l'Islam parvient à dominer la Méditerranée – M. von Grunebaum a revendiqué, au moins partiellement, les théories fameuses de M. PIRENNE ! – et à lancer des attaques massives et frontales en Gaule, en Sicile et en Grèce. Il se heurte aux deux grands pouvoirs européens, à l'empire oriental des Byzantins (en 717 devant Constantinople) et à l'empire occidental des Francs (selon la tradition dans la bataille de Poitiers en 733). Mais ce ne sont pas les vicissitudes militaires éphémères qui dominent : c'est la situation interne de l'Islam qui est décisive. Le fanatisme religieux original de l'Islam semble irrésistible. Mais il est superposé par la raison politique plus sensible. Et au fur et à mesure que les empires musulmans s'établissent, la solidarité dangereuse des Arabes s'atténue ; le nouvel universalisme de l'Islam est beaucoup plus disposé à prendre des égards, à faire des compromis, non seulement dans la politique mais aussi dans la vie quotidienne islamique, qui, d'autre part, n'a pas laissé de faire une empreinte sur les voisins septentrionaux. Encore plus importante est la prépondérance des sphères de la sciences, parce que l'Islam a gardé une bonne part de l'héritage grec.

Sous des aspects différents tous ces courants se poursuivent pendant le millénaire de la poussée musulmane vers le Nord, jusqu'à la défaite finale, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles par les Autrichiens et les Russes.

Il faut signaler une intervention de M. D'ORMESSON, qui a soulevé le problème de la bataille de Poitiers : est-ce qu'elle a jamais eu lieu ? ! – nous n'en savons pas exactement l'année. M. von Grunebaum et d'autres ont répondu que même si cette

bataille peut être difficile à fixer, elle a une valeur symbolique très claire, marquant la fin des victoires musulmanes en France.

Avec M. CORNELL nous avons atteint le problème européen central, les relations entre l'Europe septentrionale et les pays plus méridionaux. Au commencement c'était pour moi une déception. Depuis quelques années, quand j'ai visité Rome et le Vatican et que j'ai regardé, de nouveau et de nouveau, la Pietà de Michel-Ange, il a été exaltant de penser à ce chef-d'oeuvre inspiré par sainte Brigitte, de considérer l'influence exercée par cette vieillarde suédoise sur l'art suprême de l'Europe méditerranéenne. Et maintenant M. Cornell a prouvé clairement que la figure de la Pietà existait bien avant sainte Brigitte !

En revanche il a démontré que sainte Brigitte a réellement exercé une influence sur les beaux-arts religieux du XIV<sup>e</sup> siècle, en détail sur la représentation de la grotte natale, illuminée par une bougie, et, en général, par son opposition contre les tendances réalistes du XIII<sup>e</sup> et du commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, par sa propagation d'un art plus idéaliste. C'est une influence de large envergure, bien digne d'être mise en relief comme le premier exemple important d'un courant culturel venant du Nord vers le Sud en compensation de tout ce que le Nord avait reçu depuis des siècles du Sud de l'Europe.

Des interventions de la part de M. HAHNLOSER et de M. LEE n'ont nullement attaqué les beaux résultats obtenus par M. Cornell, mais les ont complétés d'une manière heureuse.

Les deux dernières conférences se sont occupées de deux personnages danois, tous les deux des théologiens du XIX<sup>e</sup> siècle, mais profondément différents en ce qui concerne et l'esprit et le rayonnement. M. BILLESKOV JANSSEN a parlé de l'héritage européen de Kierkegaard, et a pris comme son point de départ le paradoxe kierkegaardien virulent 'La subjectivité est la vérité', en y ajoutant son dictum romantique: 'Il faut aller en arrière pour comprendre la vie'. M. Billeskov Janssen a présenté d'une manière très juste, très profonde, l'influence surprenante qu'a exercée au XX<sup>e</sup> siècle Kierkegaard sur tout le continent européen depuis l'Espagne jusqu'à la Russie. La base de Kierkegaard était Hegel, dont il s'est dégagé, lentement, péniblement. Sa propagation mondiale a été préparée par son introduction (ensemble avec celle de Nietzsche !) en Allemagne par le Danois George Brandes.

Et ce sont finalement des philosophes allemands comme Heidegger, Husserl, Jaspers et le théologien suisse Barth qui depuis environ 1900 ont ravivé le Danois, ainsi que les grains de ses idées ont pu pousser, surtoit en France, mais aussi, par exemple, dans des milieux catholiques de l'Italie.

Des suppléments très intéressants ont été fournis pour la Norvège par M. SOMMERFELT, pour la Roumanie par M. CONDURACHI, et pour le Japon par M. YAMAMOTO.

L'explosion du colloque était la conférence de Mme ERICA SIMON sur Grundtvig, prophète et éducateur du peuple danois. Les autres conférences ont traité des courants du Sud vers le Nord ou inversement, ou réciproquement. Mais Grundtvig, le très nordique, n'a exercé aucune influence sur l'Europe méridionale, a déclaré Mme Simon, et néanmoins il a peut-être plus d'actualité pour le problème Nord-Sud qu'aucun autre.

Basé sur quelques idées du poète allemand Herder et sur une certaine connaissance du parlement anglais, mais avant tout inspiré par une vision historique autonome, Grundtvig a rompu avec le passé de la civilisation européenne, qui s'était écoulée depuis deux millénaires dans le même lit de rivière, creusé par l'antiquité gréco-romaine, indisputé par le Moyen Age, soigné par la Renaissance et par la Réforme comme par le Romantisme. Mais Grundtvig veut qu'un peuple ait recours à ses propres valeurs, et que celles-ci servent au développement des couches subjacentes et fertiles de la nation – en ce qui concerne le Danemark du XIX<sup>e</sup> siècle cela veut dire les paysans. Grundtvig appelle ces valeurs intrinsèques *folkelighed*, ce que Mme Simon traduit par *danité*.

Et alors Mme Simon fait son bond de panthère: la situation culturelle du Danemark (ou, il faut l'avouer, de toute la Scandinavie) à l'époque de Grundtvig, dit-elle, c'est la situation actuelle des peuples sous-développés, surtout en Afrique ! La « danité » de Grundtvig correspond à la « négritude » qu'a réclamée comme base du futur développement culturel le politicien et philosophe africain SENGHOR, c'est-à-dire la réflexion que les nègres doivent éviter de nager seulement dans le grand courant européen-américain, doivent soigner et cultiver leurs valeurs à eux, ainsi que leurs âmes ne soient pas estropiées, mais qu'elles grandissent et s'épanouissent dans la nature et la beauté. Grundtvig a soutenu, de manière assez insensée, que les peuples du Nord, dont il avait

une vision poétique si haute, auraient l'obligation lourde de présenter à tous les peuples un modèle imitable. Quelle perspective inattendue nous déroule Mme Simon ! Elle ne saurait pas être sûre d'un accord général – par exemple, de la part des Danois ! Mais dans la discussion suivante (qui d'ailleurs, comprenait aussi la conférence sur Kierkegaard) des idées brillantes fourmillaient.

M. D'ORMESSON a relevé l'importance du fait que le marxisme s'est inséré entre les temps de Kierkegaard et de Grundtvig et notre époque à nous. M. ZHUKOV a souligné l'interdépendance de tous les peuples du monde. M. N'DAW a corroboré la fertilité des idées de Mme Simon pour ce qui concerne l'Afrique actuelle et future. Et Mme Simon a conclu en rappelant la base de la vie culturelle du Danemark dans la lutte millénaire pour se maintenir contre une Allemagne qui dans tous les égards était supérieure, et en faisant ressortir la situation analogue de l'Afrique, qui appellerait un nouveau colloque.

Si l'on demande comment notre colloque a su attaquer son sujet, défendre sa tâche, je crois qu'on peut répondre : galamment. Mais si le colloque a réussi, c'est un grand mérite de notre président, M. ODEGARD, qui a su le diriger avec fermeté et bienveillance et à un niveau spirituel peu ordinaire.



## POSTSCRIPTUM

Le Bulletin de 1964–65 du Conseil International de la Philosophie et des Sciences Humaines, Paris 1966, contient sur les pages 18–21 un rapport succinct de la VIII<sup>ième</sup> session de l'Assemblée générale, tenue à Copenhague du 15 au 18 septembre 1965. A cette occasion s'est tenue, les 16 et 17 septembre, le Colloque scientifique sur le thème *Nord-Sud*, dont nous publions ici les communications. Dans le rapport de l'Assemblée on trouve une liste des membres et des invités. Dr. CHARLES E. ODEGARD, président de l'Université de Washington, Seattle (Wa), Etats-Unis, président du CIPSH de 1959 à 1965, a dirigé magistralement et l'Assemblée générale et le Colloque.

Les 4 premières Assemblées générales du CIPSH étaient sans Colloque. Ont y participé des représentants de toutes les organisations des disciplines humanistiques, dont le CIPSH est l'unité supérieure. Le but était de discuter les finances pour pouvoir préparer un budget à proposer à l'UNESCO, notre déesse de fortune.

Mais alors le toujours regretté CARSTEN HØEG, professeur de la philologie classique à l'Université de Copenhague, président du CIPSH de 1957 à 1959, a jugé gaspillage de rassembler tant de savants des quatre coins du monde sans leur donner occasion de déverser quelque peu de leurs richesses professionnelles, acquises pendant une vie vouée aux humanités.

C'est ainsi qu'à la V<sup>ième</sup> session à Ann Arbor, Michigan, fut joint un Colloque sur «Le rôle des humanités dans un monde dominé par la technique», ou, plus bariolé dans le texte anglo-américain: «How can the classical ideals subsist in an urbanized and technicalized world?»

Le colloque fut un succès marqué, grâce surtout aux contributions de la part des représentants du Japon et de l'Inde, nous

révélant l'identité surprenante du problème envisagé dans leurs milieux culturels à eux – et grâce à la récapitulation inoubliable par cet éminent historien britannique qu'était Sir CHARLES WEBSTER.

Depuis, on n'aimerait pas s'imaginer une Assemblée générale du CIPSH sans Colloque.

En 1961, à Tokyo, on a discuté «L'homme et la conception de l'histoire en Orient»; en 1963, à Mexico, «Spontanéité et adaptation dans le développement des civilisations». Ici, la discussion s'est portée surtout sur le phénomène nommé «acculturation» en Amérique latine, quand les aboriginares furent frappés par l'influence européenne. A vrai dire, au Japon, «l'Orient» du thème fut surtout l'Extrême Orient – comme en 1959, à Ann Arbor, la discussion s'est orientée grandement vers l'Amérique du Nord.

Quand on a décidé, en 1963, à Mexico, d'accepter pour 1965 l'invitation, issue déjà 1961 à Tokyo de la part du gouvernement danois, de tenir une session de l'Assemblée générale du CIPSH à Copenhague, c'était, à la lumière des trois colloques précédents, bien naturel d'envisager comme thème du Colloque de Copenhague *Nord-Sud*.

Et quand en 1965 l'Assemblée de Copenhague et le Colloque *Nord-Sud* furent des réalités, notre Académie sous la présidence du Dr. JOHANNES PEDERSEN s'y est vivement intéressée. Le président a reçu les membres de l'Assemblée et les participants au Colloque dans les salles de l'Académie. Ici même, on a installé le Bureau, tandis que les séances de l'Assemblée et du Colloque avaient lieu dans les locaux plus spacieux de l'Université de Copenhague, que le Dr. CARL IVERSEN, Recteur, a gracieusement mis à notre disposition. L'Académie a délégué un bon nombre de ses membres au Colloque, et a aussi fait inviter des savants danois hors de l'Académie à y prendre part.

Sur l'initiative de son président, l'Académie a finalement décidé de faire paraître parmi ses publications ce rapport des communications faites au Colloque, et de le mettre à la disposition des participants au Colloque suivant qui se tiendra à l'occasion de la IX<sup>ième</sup> session de l'Assemblée générale du CIPSH à Bucarest en septembre 1967.



